

PER

J-451

BAnQ

eflet de Société

«Un regard différent sur notre société»

Vol. 20 N°2, Novembre/Décembre 2011

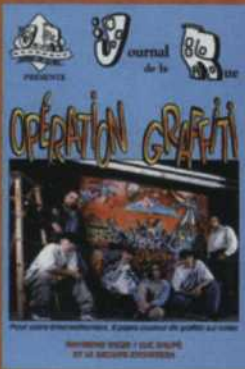
Lazy Legz
Debout
sur ses rêves

CECI EST VOTRE
DERNIER NUMÉRO

- Anorexie
- Les couleurs du rap

H0B 920 MONTREAL QC FND ###
PP40025160 R07638
2 1627 B9 L1
J0 0 5 ANS 30 NOS RECUS 20.2 (M)XX38
DEPOT LEGAL BIBLIOTHEQUE NATIONALE
2275 RUE HOLT
MONTREAL QC H2G 3H1

Taxes et livraison
incluses



Operation
Graffiti **23,55\$**



12,90\$
Hip Hop
et Soul
RÉFLEXIONS



12,90\$
Hip Hop
ILL LEGAL



DVD Spectacle Hip-Hop
et orgues classiques **25,00\$**

Merci pour votre abonnement

Cher lecteur,

Je profite de cette occasion pour vous remercier de votre aide et de votre soutien à notre mission auprès des jeunes. C'est grâce à votre implication et à votre abonnement que nous pouvons continuer à offrir des services attrayants.

Écrire est aussi une contribution importante. Dans Reflet de Société, tout citoyen peut prendre sa place et livrer son témoignage. Par la poste ou directement sur le forum de notre site Internet, vos commentaires contribuent à la richesse de nos débats de société.

Lire Reflet de Société, c'est déjà agir.

Raymond Viger

- Abonnement
- Operation Graffiti 23,55\$
- CD Musique RÉFLEXIONS 12,90\$
- CD Musique ILL LEGAL 12,90\$
- DVD Le Choc des Cultures 25,00\$

taxes et transport inclus

Oui
Je m'abonne

TOTAL

- 1 an - 6 nos. **37,95\$**
- 2 ans - 12 nos. **65,99\$**
- 3 ans - 18 nos. **89,95\$**

taxes incluses

P.S. Abonnez-vous en ligne au www.editionstnt.com
Quelques clics de souris suffiront pour nous apporter
votre soutien!

OK

Prénom: _____ Nom: _____

Adresse: _____

Ville: _____ Province: _____

Code Postal: _____ Tél.: _____

Courriel: _____ Date: _____

No. Carte: _____ Date d'expiration: _____

Signature: _____

VISA MASTER CARD AMEX **International 45.00\$ Cad. 1 an**

Toute contribution supplémentaire pour soutenir notre travail est la bienvenue.

Reflète de Société

Le citoyen au cœur de notre mission

**Un regard différent, critique et empreint de compassion
sur les grands enjeux de société**

**Un espace ouvert aux lecteurs pour prendre la parole, partager
leurs expériences et faire progresser les débats**

**Un magazine d'information entièrement indépendant,
financé par ses milliers d'abonnés aux quatre coins du Québec**

**Tous les profits générés par la vente de Reflet de Société sont
remis à l'organisme Le Journal de la Rue qui offre
des services de réinsertion sociale aux jeunes.**

Merci de vous abonner à Reflet de Société et de soutenir notre mission.

4233 Ste-Catherine Est. Montréal, Qc H1V 1X4 Tél : (514) 256-9000 ISSN 1615-4774
Sans frais : 1-877-256-9009 Fax : (514) 256-9444 Internet : www.refletdesociete.com



Éditorial

Faire une différence



DANIELLE SIMARD

www.refletdesociete.com

Les campagnes de financement sont multiples au Québec. Il ne se passe pas une journée sans que nous soyons sollicités par une levée de fond.

Aujourd'hui, je veux vous présenter une campagne de financement très pénible et difficile. Ne sortez pas votre carnet de chèque. La demande que je vais vous faire est beaucoup plus difficile que de simplement signer un chèque.

Un de nos partenaires, Kose, nous offre la possibilité d'afficher des

nouvelles de Reflet de Société et du Café-Graffiti dans une info lettre qu'ils envoient une fois par mois. En plus de cette visibilité, il nous donne 5 sous à chaque fois qu'un de nos lecteurs s'abonne à cette lettre et qu'il en prend connaissance.

J'ai fait un petit calcul rapide. Nous sommes 500 000 lecteurs du magazine. Si 3% de nos lecteurs s'abonnent à l'info lettre de Kose et l'ouvrent chaque mois, cela veut dire que nous serons 15 000 personnes à participer à cette campagne. À 5 sous chacun, l'organisme recevra 750\$ par mois, soit 9 000\$ par année.

Vous me direz que ce n'est pas aussi prestigieux qu'un téléthon qui ramasse des fonds à coup de million. C'est vrai. Mais pour nous, un budget de 9 000\$ par année représente 5 ateliers de formation supplémentaires par semaine pour les jeunes que nous accompagnons.

Si de prendre 1 minute par mois de votre temps pour recevoir cette info lettre est un petit geste humble et facile, ensemble, il peut faire une grande différence dans la vie de nos jeunes.

Plus difficile que de sortir un carnet de chèque une fois l'an, je vous demande aujourd'hui de prendre un engagement d'une minute par mois pour prendre de nos nouvelles. Après votre inscription, vous n'aurez qu'à cliquer sur l'info lettre que vous recevrez mensuellement. Même pas besoin de le mettre à l'agenda. On s'occupe de vous la faire parvenir.

Chaque petite goutte d'eau que nous sommes, tous ensemble, peut créer un tsunami social. Pour informations: www.refletdesociete.com

ET LE CARNET DE CHÈQUE LUI?

Pour ceux qui préfèrent un geste concret, n'hésitez pas de visiter notre boutique Internet. De nouveaux produits sont maintenant disponibles. En plus des T-shirts du Café-Graffiti, de nos livres, des CD de musique et documentaires, nous avons rajouté la possibilité de recevoir un T-shirt, une affiche, une carte de vœux ou encore un coton ouaté personnalisé avec une illustration d'un artiste de votre choix.

www.editionstnt.com

Nouveaux produits
www.editionstnt.com



Disponible aux Éditions TNT. 4233 Ste-Catherine Est, Mtl. Qc. H1V 1X4.
514-256-9000. www.editionstnt.com - FAX: 514-256-9444. Sans frais 1-877-256-9009

Reffet de Société

Services aux abonnés
Changement d'adresse
514 256-9000
abonnes@refletdesociete.com

Éditeur/ Rédacteur en chef
Raymond Viger
514 256-4467
raymondviger@journaldelarue.ca

Directrice administrative
PUBLICITÉ ET COMMANDITE
Danielle Simard
514 256-9000
journal@journaldelarue.ca

Notre mission:
le **Journal de la Rue** est un organisme à but non-lucratif qui a comme principale mission d'aider les jeunes marginalisés à se réinsérer dans la vie socio-économique en favorisant leur autonomie.

La reproduction totale ou partielle des articles pour un usage non pécuniaire est autorisée à condition d'en mentionner la source. Les textes et les dessins qui apparaissent dans **Reffet de Société** sont publiés sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

Reffet de Société est un magazine édité par le **Journal de la Rue** qui traite de multiples thématiques : drogue, prostitution, suicide, violence et santé. On propose des solutions et des ressources.

Reffet de Société dispose d'un fonds de réserve provenant des abonnements. Au fur et à mesure que les magazines vous sont livrés, l'organisme récupère les frais dans ce fonds. C'est une façon de protéger votre investissement dans la cause des jeunes

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Canada pour les périodiques (FCP) pour nos activités d'édition.
Canada

NE ME JETTE PAS!
Passe-moi à un ami.
6,95 \$ l'unité

Centre d'appel
Sorel - Laurier Station - Joliette - Montréal
Abonnement voir p.33

Reffet de Société

Un regard différent sur notre société

Espace pour la vie,
espace pour le Graffiti

Gang de rue
• Rap en région

**Courrier
du lecteur**



CINDY GOLDYLOCKS

L'histoire de Cindy est émouvante! Surtout ses retrouvailles avec sa soeur qui fût présente pour elle à un moment important. En ce qui concerne sa seconde rencontre, l'amour donne des ailes. Laissons-le voler! Amicalement.
Ève

SOUTIEN

Il me fait grand plaisir de soutenir votre revue. Elle est très intéressante. Je retrouve des sujets qui m'informent sur la vie des gens oubliés et aussi des textes qui m'enrichissent entièrement. Merci à toute l'équipe.
Marie-Claire, Chicoutimi

LA DPJ

Je suis une mère de trois enfants placés par la DPJ jusqu'à leur majorité. Je ne suis pas d'accord avec leur décision. Mes enfants sont placés à cause de retard de langage et problèmes de communication. Je ne suis pourtant pas seule dans ce cas. La DPJ peut-elle donner de l'aide sans enlever les enfants à leurs parents?
Julie

WWW.refletdesociete.com

L'ENFANT DE LA RUE

J'avais le choix entre Ste-Justine ou le Journal de la Rue. Je vous ai choisi. Après tout, l'enfant de la rue a été un jour l'enfant attendu, l'enfant miraculé, l'enfant bonheur.

Catherine

L'ESPOIR EXISTE

Je suis en fin de trentaine et j'ai deux enfants. J'ai eu une période suicidaire qui a duré deux ans. Je vivais avec un homme contrôlant et possessif, qui m'avait fait comprendre qu'il me prendrait mes enfants si je le quittais. Je n'avais plus d'amis. Il avait réussi à m'isoler et je n'avais plus confiance en moi. Je regrettais de me réveiller chaque matin. Je me forçais de rester là pour mes enfants. Je ne voulais pas qu'ils restent seuls avec leur père.

Où ai-je trouvé la force? Je ne le sais pas. Un jour, j'ai réalisé que j'avais le choix de rester ou de partir, quitte à sortir mes enfants de là plus tard. J'ai décidé de partir. J'ai demandé de l'aide à des organismes de familles monoparentales. Ils m'ont guidée et j'y suis arrivée.

Ça fait maintenant 5 ans que je suis séparée. J'ai la garde de mes enfants. J'ai vécu seule avec eux pendant 4 ans.

Depuis un an, je vis avec mon amoureux. J'ai réappris à avoir confiance en moi. Mes blessures sont soit guéries ou en processus de l'être. Et surtout, je suis heureuse comme je ne l'ai jamais été auparavant. De plus, je crois que j'apprécie plus mon bonheur que d'autres personnes qui n'ont jamais été malheureuses.

Pour toutes celles qui croient qu'il n'y a pas d'autres issues, gardez espoir. C'est vrai qu'après la pluie, vient le beau temps.

Une femme heureuse.

PROSTITUTION

J'habite un quartier qui est un peu le refuge des prostituées. J'en croise tous les jours. J'en ai vu arriver toutes pimpantes pour les recroiser un peu plus tard avec un résultat désolant. La prostitution est liée à la drogue et au luxe dont sont friandes ces jeunes femmes. Ce luxe fait tourner une économie qui est parfaitement légale... elle. On peut se poser des questions sur notre société qui engendre un tel goût du luxe. Il faudrait commencer par soigner notre société.

Claude

DROGUE DU VIOL

Je n'arrive pas à comprendre la raison qui motive les jeunes hommes à utiliser la drogue du viol pour réussir à ramener une fille chez eux. Si c'est pour se vanter d'avoir réussi à avoir ce «trophée» qui n'était ni consciente, ni consentante, ils n'ont pas à être fier de leur coup.

Yannick Boka

GHB

Je pense que ma petite amie a été victime du GHB. Mais j'étais avec elle ce soir-là. J'ai insisté pour la raccompagner et elle est tombée dans les pommes, complètement inconsciente, dans un état second. J'ai essayé de la réveiller. J'ai appelé ses parents et des secours. C'est vraiment une saloperie ce truc. Restez vigilants avec vos verres. Dans mon cas et celui de ma copine, on n'a pas quitté nos verres une seconde et, malgré tout, on ne sait pas comment cette substance est arrivée dans son verre. Ça me fait peur car je nous sens vulnérable.

Dudu

SUICIDE

Je me suis marié. C'était vraiment génial. J'ai aussi retrouvé ma fille que j'avais perdue de vue depuis 1998. Elle avait 5 ans. Aujourd'hui, elle en a 18. Surprise, elle est sapeur pompier!

Vraiment une grande joie de la revoir. J'ai aussi retrouvé sa mère avec qui tout va pour le mieux malgré la guerre que nous avons vécue. Il y a encore quelques mois, je n'aurais jamais cru possible un tel avancement! J'étais vraiment prêt à tout lâcher. Grâce à ton aide, maintenant le mot suicide a disparu de mon vocabulaire à jamais. Désormais, je sais que même si on n'y croit pas sur le moment, l'avenir peut changer rapidement. Il faut juste y croire. On n'a qu'une vie. On n'a pas le droit de faire cette connerie. Courage à tous! C'est dur, mais c'est possible. Ne lâchez pas. La vie vaut la peine d'être vécue. Merci à toi Raymond.

Xavier

SUR LES BANCS DE L'ÉCOLE

Je suis très satisfaite de la revue. Je trouve son contenu très bien fait et vraiment intéressant. Elle devrait se retrouver dans toutes les écoles dans le but d'inciter les jeunes à en prendre connaissance. Ça pourrait aider nos jeunes à comprendre qu'ils ne sont pas seuls. Je suis sûre qu'ils se reconnaîtront dans plusieurs témoignages. Bravo! Continuez votre beau travail.

Annie Déry

UN INVESTISSEMENT

Je suis abonné à votre revue depuis quelques années. Je considère que c'est un très bon investissement. Vos articles sont toujours très intéressants. Merci à vous et je souhaite longue vie au *Journal de la Rue*.

Josée Grandbois

SYNDROME DE LA TOURETTE

Dans le dernier numéro pour le reportage traitant du syndrome de la Tourette, nous avons oublié d'inclure le site Internet de l'Association Québécoise du Syndrome de la Tourette:

<http://aqst.com/>

La rédaction

Le bouc émissaire

COLIN MCGREGGOR, PRISON DE COWANSVILLE

Le philosophe français René Girard prétend que la société humaine est remplie d'émotions négatives. Les gens copient les autres. C'est la nature humaine.

La violence et la rage de chaque individu se multiplie et peut devenir hors de contrôle. Pour éviter l'anarchie, les sociétés, depuis des temps immémoriaux, se sont organisées autour de ce que Girard appelle le *bouc émissaire*. Toute une communauté canalise son agressivité envers une seule personne qui doit prendre le blâme.

«Débarrassons-nous de cette âme malade», dit la populace, et tout ira bien, comme avant. Cette approche fonctionne. L'expulsion du bouc émissaire unit tout le monde et dissout tous les désagréments. Des citoyens qui vivent sans se connaître se collent ensemble comme des aimants.

La communauté se doit, pour garantir la paix et l'ordre, de procéder au procès du bouc émissaire et de le punir. Est-ce important de savoir si le bouc émissaire est coupable ou innocent? La culpabilité aide mais elle n'est pas nécessaire. Le plus important est de trouver un bouc émissaire. Un individu qui peut symboliser une maladie de la société ou tous ses maux.

SACRIFICE PERPÉTUEL

L'histoire se répète depuis toujours. Si ce n'était pas le cas, la communauté se désintégrerait, croit René Girard. Aidez le bouc émissaire et vous devenez vous aussi un ennemi. Les amis disparaissent dans la foule dès les premières accusations. L'ordre social repose sur l'alchimie du sacrifice perpétuel.



Les Incas sacrifiaient les leurs pour recevoir de la pluie. Les Hawaïens poussaient une vierge dans un volcan pour en arrêter l'éruption. Un prince médiéval typique, en temps de mauvaise récolte, cherchait une vieille femme pour la brûler en disant que c'était une sorcière. Dans le livre 1984, de George Orwell, l'État *Big Brother* rassemble la société sous le couvert d'une menace jamais démontrée de combattants qui risquent d'attaquer à n'importe quel moment. Les pages de nos journaux ou les images de nos médias sont remplies de boucs émissaires.

CLIMAT DE PEUR

En 1970, nous, les anglophones, avons été informés que Castro avait une base secrète dans les Laurentides pour y entraîner des guérilleros du FLQ afin de prendre Montréal. Un homme en uniforme est venu dans mon école le dire aux élèves

plus âgés. Ça nous a rassemblés. On faisait confiance aux autorités pour nous protéger. Cette année-là, dans notre chalet familial de Sainte-Adèle, à chaque fois qu'on entendait le son d'un fusil de chasse en provenance de la forêt, mon père murmurait: «Maudits Cubains!»

Une prison est pleine de gens qui rassemblent les communautés ensemble. La peur devient capitale: les politiciens se questionnent pour durcir la loi ou l'adoucir. Chacun devient le bouc émissaire de l'autre. Ils blâment les pauvres, les immigrants, les femmes voilées, les jeunes, l'artiste graffiti qui personnifient tous ce qui va mal au Québec. Les barreaux de la société sont plus larges que ceux de nos prisons.

LES SAUVEURS

Les psychiatres sont apparus à la télévision en offrant de guérir la so-

ciété de tous ses maux. Leur engagement: donnez-nous le pouvoir de garder et de droguer les gens, non pas ceux qui ont commis des crimes, mais ceux que nous soupçonnons de pouvoir en commettre un, un jour. Ainsi, vous serez sauvés.

LA PEUR DU JUGEMENT

Un de mes amis d'enfance hésite à venir me voir en prison. Il a peur de perdre son emploi, que ses voisins ne lui parlent plus si on en vient à apprendre qu'il est venu me visiter. Il a passé sa vie à aider les pauvres, à promouvoir les droits humains. Je ne le blâme pas d'hésiter. Personne ne comprend mieux le

sens de l'exclusion qu'un prisonnier. On sait qui nous sommes. J'ai déjà été un professeur et un écrivain, qui

Se défaire du syndrome du bouc émissaire est difficile. C'est dans notre ADN. Mais c'est possible.

Les bénévoles de la prison le font. Pensez à ceux qui travaillent avec les itinérants ou les femmes battues ou pour n'importe quelle cause de charité.

a déjà vécu au sein de la société, à aider, à payer l'hypothèque. Je ne visitais pas de prisonniers quand

j'aurais pu le faire. Si quelqu'un que j'avais connu à l'école primaire avait été accusé de meurtre en état d'ébriété dans un bar, j'aurais probablement changé de trottoir en le voyant.

Se défaire du syndrome du bouc émissaire est difficile. C'est dans notre ADN. Mais c'est possible. Les bénévoles de la prison le font. Pensez à ceux qui travaillent avec les itinérants ou les femmes battues ou pour n'importe quelle cause de charité. Il existe des âmes braves qui croient qu'en termes de relations humaines, il peut y avoir de l'attraction sans répulsion.

CAFÉ GRAFFITI

.net

**Le calendrier 2012 est disponible !
Contactez-nous pour commander le vôtre.
Quantité limitée !**

☎ 514 256-9000

✉ cafegraffiti@cafegraffiti.net

🌐 www.cafegraffiti.net

4233 Ste-Catherine Est,
Montréal, Québec H1V 1X4

10 \$ + taxes
et transport



Merci d'encourager l'action du Café Graffiti

Gambling

Mensonges d'un joueur compulsif

DOMINIC DESMARAIS

Un joueur compulsif s'arrête-t-il de miser lorsqu'il n'a plus les moyens? Pour Ali, la réponse est non. Le jeu est devenu une obsession qu'il nourrit en volant son entourage. Voici la descente aux enfers d'un homme qui a entraîné sa famille dans sa chute.

Ali a perdu 25 000\$ en 3 mois dans les machines de vidéo-poker. Pour assouvir sa dépendance, il devient aveugle. Tous les moyens sont bons pour qu'il puisse s'installer devant une machine qui lui murmure à l'oreille qu'elle va combler ses désirs. Malgré le deuil des économies d'une vie, Ali persiste à jouer. Sa vie est toute orientée vers le jeu.

«Je vivais au jour le jour. Je n'avais plus d'argent de côté. J'en empruntais souvent. 300\$ à mon frère, 500\$ à ma sœur, un autre 400\$ à ma mère. Je disais que j'allais le remettre tel jour. Au début, j'y arrivais. Mais ça n'a pas été long avant que je devienne incapable de respecter ma parole.» Bien que la famille connaisse ses problèmes antérieurs de jeu, personne ne songe à lui poser des questions. Et on ne lui fait pas de reproches s'il tarde à rembourser. «Ce n'était pas grave. Par chez nous, on peut remettre l'argent plus tard.»

Le jeune homme peut passer deux jours sans dormir, à alterner entre le casino et ses quarts de travail. «Après ma journée de travail, je passais la nuit au casino pour retourner travailler le matin et ensuite revenir jouer toute la nuit.» Ali a un sursaut.



Ces moments qui refont surface lui déplaisent. Il digère encore mal tout ce temps dépensé en vain et est rempli de remords. Il se retient d'éclater en sanglots. Une scène qu'il a jouée mille et une fois depuis toutes ses misères. Pleurer son mal-être, Ali y a goûté.

VOLER SON FRÈRE

Les emprunts sans remboursements ne contentent pas Ali. Il lui faut toujours plus d'argent pour jouer. Il en devient obsédé. Un jour, en l'absence de son frère, il s'infiltré dans sa chambre. «J'ai fouillé. J'ai

mis la main sur 3400\$. Je me suis mis à courir jusqu'au casino.» Le lendemain, repentant, Ali obtient l'appui de sa mère qui rembourse la malheureuse victime. «J'ai pleuré, j'ai demandé pardon. Ce n'était pas moi, voler mon frère. Ma famille sait bien que je ne suis pas une mauvaise personne. Que le jeu m'avait changé. J'ai dit que j'allais faire tout ce qu'il fallait. Je me suis brûlé auprès de toute ma famille.» Ali prend du recul sur son récit. «Ça me semble si loin. Mais ça a été un moment tellement difficile», dit-il en retenant ses larmes.

Après cet incident, son frère prend la responsabilité de gérer son argent. La prestation de chômage d'Ali, virée en dépôt direct, est versée sur un compte administré par le frangin. Ali est plein d'astuces. Il fait changer le compte sur lequel son chômage est versé. Puis, avec des papiers officiels, il fait croire à son frère que son allocation chômage a été supprimée. «Je lui ai menti pour recevoir le dépôt direct. J'avais de la misère à payer mon loyer. J'avais perdu 20 livres. Je ne mangeais plus. Je ne me nourrissais que du jeu. Et quand je perdais, je me punissais en ne mangeant pas pendant 2 ou 3 jours. Jusqu'à ce que mon corps n'en puisse plus.»

«Une autre fois, mon frère a oublié son portefeuille dans la chambre de bain. Je suis passé après lui pour me laver les mains. J'ai ramassé le portefeuille et les 1800\$ qu'il contenait. Je me suis habillé et je suis allé au casino. Mon frère n'a pas arrêté de m'appeler. J'ai fermé mon cellulaire. J'étais parti de l'appartement à 22h, je suis rentré à 8h en pleurant, en m'excusant. Mon frère voulait me sortir de l'appartement. Ma mère m'a encore appuyé. Elle lui a remis l'argent que j'avais volé. Ils m'ont pardonné. En me faisant bien comprendre que c'était la dernière fois.»

Puis, il y a eu cette fois où Ali s'est servi dans les poches de son employeur. «J'ai préparé mon vol pendant des semaines. J'ai trouvé une façon d'ouvrir la porte de son bureau. J'ai attendu le moment propice pour y entrer. Pendant qu'il dînait à la cafétéria, je suis descendu en coup de vent. Je suis entré dans son bureau. J'ai trouvé les clés du coffre-fort sur son bureau. Il y avait quelques centaines de dollars. Mon patron n'a jamais parlé du vol. Il ne m'en a rien dit. J'ai tellement honte. Tout ça par obsession du jeu...»

Ali, de nature enjouée et serviable, complotait pour voler son employeur. Ses pensées, son stress, sont dirigés vers le jeu. Et vers les façons qui lui permettraient de se sentir apaisé devant sa machine à sou.

ARRÊTÉ POUR VOL

Ali n'en finit plus de s'enfoncer. En 2006, Dans un bar où il va jouer de temps à autre, en prévision de ses virées au casino, le jeune homme fait la connaissance d'individus qui lui proposent de l'argent facile. 300\$ pour qu'il aille les chercher en voiture à un lieu convenu d'avance. «Ils savaient que je perdais beaucoup d'argent, que j'en

avais besoin. Au rendez-vous, ils ont embarqué dans ma voiture des choses volées. Ils avaient volé une voiture et la vidaient quand quelqu'un les a vus. La police nous a arrêtés. J'ai été relâché car je n'avais aucun antécédent. Eux étaient en probation pour vol de voiture. Ils ont abusé de ma faiblesse, de ma vulnérabilité. J'étais devenu un criminel pour avoir voulu assouvir mon obsession du jeu.»

Ali est accusé sous 8 chefs. En plaidant coupable, les accusations tombent à trois. Il est passible d'une peine maximale de 10 ans pour vol. Comme il n'a aucun antécédent, il obtient une sentence de 12 mois de probation et 120 heures de travaux communautaires. Mais l'accusation pèse lourd. Elle permet à Immigration Canada d'entamer des procédures d'expulsion car Ali, bien que vivant au Québec depuis 25 ans, n'a pas demandé sa citoyenneté. «L'immigration veut me déporter en Algérie. Je n'ai pas de famille là-bas. J'ai passé plus de la moitié de ma vie ici. Je ne connais rien de l'Algérie. Je sais juste que c'est dangereux. Tout ça m'arrive à cause du jeu. Pour un 300\$ que je n'ai même pas eu.»

DVD Gambling

20\$ + 5\$
(taxes et frais de transport)

La réalité sur les jeux de hasard,
un outil de discussion pour les jeunes.

Le documentaire explore différents aspects du jeu compulsif: tentation, perte de jugement, perte de ses moyens financiers, relations détruites par le mensonge...

Le DVD se prête parfaitement au cadre scolaire ou à un groupe de discussion. Voyez Biz de Loco Locass, Éléonore Mainguy, ancienne croupière et Did Tafari Bélizaire, joueur compulsif devenu paraplégique après une tentative de suicide, s'exprimer sur le gambling.

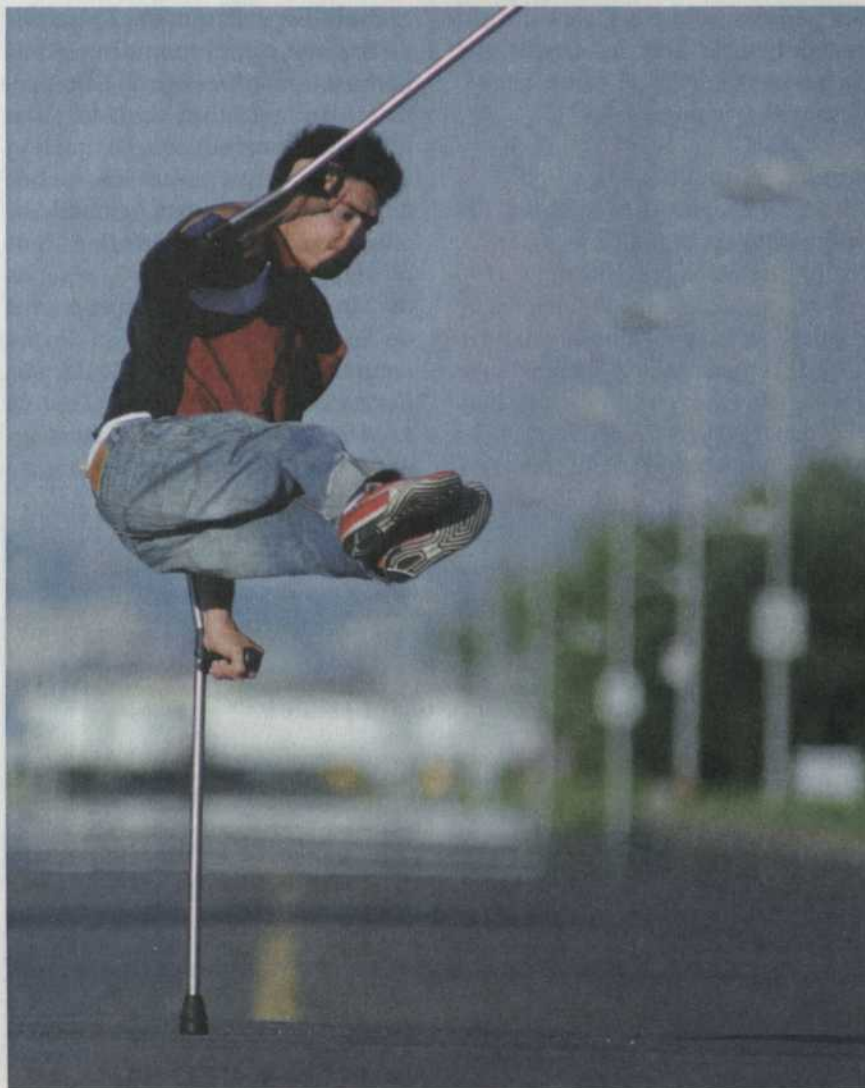
4233 Sainte-Catherine Est, Montréal QC, H1V 1X4
www.editionstnt.com (514)256-9000 ou 1-877-256-9009

Lazy Legz

Debout sur ses rêves

DOMINIC DESMARAIS

Luca Patuelli est atteint d'une maladie rare depuis l'enfance: l'arthrogrypose. Incapable de marcher, Luca a très peu de muscles dans les jambes. En 2007, Reffet de Société présentait ses rêves de conquérir le monde par le breakdance qu'il pratique sur des béquilles. Quatre ans plus tard, Luca consolide ses aspirations.



PHOTOS: Norm Edwards

Comme nom de scène, Luca a choisi Lazy Legz. Des jambes paresseuses qui peinent à suivre la cadence imposée par la volonté du jeune homme. À 26 ans, Luca Patuelli ne déroge pas à son principe de vie qui l'a façonné: pas d'excuses, pas de limites. Ne jamais renoncer avant d'essayer. «Tout le monde peut se trouver des excuses pour ne pas affronter de défi. Pas moi. J'essaie toujours. Même si ça m'est difficile.»

Cette attitude lui a notamment permis de goûter aux joies du skateboard comme bien des jeunes, à l'adolescence. Au patinage également. «Je ne me suis pas amusé. Je tombais tout le temps. Mais au moins, j'ai essayé.» C'est pour se sentir comme les autres que Luca ne se met aucune limite. Car dès l'enfance, il ne se considère pas limité. «Je ne me suis jamais vu comme un handicapé. Jeune, je ne voulais pas être ami avec eux. Je me disais que si les gens me voyaient avec eux, ils m'associeraient à eux.»

Adolescent, le futur Lazy Legz s'intéresse à la danse. Aux pirouettes spectaculaires des *b-boys*. Contrairement au patinage, il persévère. Il vient de se trouver une passion



«MA DEVISE: PAS D'EXCUSES, PAS DE LIMITES»

sortie tout droit de l'impossible. De la haute voltige sur béquilles! Ses accessoires, qui lui permettent de tenir debout, deviennent le prolongement de son corps.

Luca, que rien n'arrête, ne réalise pas qu'il est limité physiquement. Sur le plancher de danse, au milieu des autres *b-boys*, il détonne. Ce n'est qu'à l'aube de la vingtaine qu'il prend conscience de son handicap. «J'ai accepté mon handicap grâce à la danse. Disons que c'est plus ma différence que j'ai acceptée. Mais ce n'était pas comme si je me libérais d'un poids, comme si ça m'avait affecté. Parce qu'au fond, on a tous des handicaps. On vit tous les mêmes choses.»

COMPÉTITION INTERNATIONALE

Lazy Legz décide qu'il veut participer à la plus importante compétition de breakdance au monde à cette époque, en Californie: le *Freestyle Session*. Il va se mesurer aux meilleurs de la planète. C'est en 2004. Luca a 20 ans. Il n'est pas encore un

danseur professionnel qui vit de son art. Il doit travailler pour s'offrir ce rêve. «J'ai payé mon billet d'avion en travaillant au *Queue de Castor* dans le Vieux-Port», se souvient-il en riant, les yeux illuminés, tel un gamin.

L'expérience renforce son plaisir de danser et de voyager. «À la compétition, il y avait plusieurs Canadiens parmi les inscrits. On ne se connaissait pas mais on a formé une équipe. Et on a fait partie des 16 finalistes sur 70 équipes. C'est incroyable!»

Au contact des danseurs de nationalités diverses, Luca adopte les valeurs du breakdance. La fraternité au sein de la communauté hip-hop ouvre ses horizons. Il fait des rencontres inoubliables. Ce qui l'aide à prendre conscience de son handicap sans douleur. Il se sent reconnu et épaulé par ses frères *b-boys*.

PARTAGER LE BONHEUR

Luca fait partie d'une culture qui partage ses expériences, ses valeurs.

Il veut lui aussi s'impliquer. Sans trop savoir comment. Il se revoit, enfant, à l'hôpital. De longs moments passés dans sa chambre avec des visites sporadiques. «J'ai eu 16 opérations dans ma vie. J'ai passé beaucoup de temps dans les hôpitaux. Les visites de clowns, ce sont des moments dont je vais me rappeler toute ma vie. Je me suis dit que je ferais la même chose pour les jeunes.»

Il aborde de lui-même le sujet auprès de l'hôpital Shrinier spécialisé dans les chirurgies pour enfants. Il propose ses services pour danser devant les jeunes patients. «Je me suis dit que si j'avais eu ça à l'hôpital, quand j'étais jeune, ça m'aurait aidé à guérir plus vite.» Les jeunes sont impressionnés de voir un «malade» virevolter avec des béquilles.

L'idée fait son chemin. Petit à petit, Luca reçoit d'autres invitations. Que ce soit dans les hôpitaux ou les écoles, ses numéros de danse se changent en conférences de



motivation sur son vécu, son approche de la vie. Sa passion pour la danse, qui lui a fait connaître les principes de la culture hip-hop, lui offre la chance de changer des vies en se racontant. Il commence à gagner un peu d'argent grâce à ces activités. Communiquer sa joie de vivre par la danse et la parole est un nouveau défi qui se présente à lui, l'homme qui raffole de se frotter à l'inconnu.

Premier obstacle, le français. Né au Québec, ayant grandi aux États-Unis où son père travaillait, Luca ne connaît du français que ce qu'on lui a transmis à la maison dans un environnement anglophone. «Je n'ai jamais fait l'école en français. À la maison, ma mère me parlait en italien, mon père en français. Je n'ai pas appris à lire et à écrire. Mais je comprends. Il fallait juste que je me pratique à parler.»

Si apprendre le français est difficile, ce n'est pas ce qui va décourager le jeune homme. Pas de limites, pas d'excuses. Par expérience, Luca sait qu'il lui faut de la patience pour arriver à communiquer dans la langue de Molière. «Moi, quand je veux quelque chose, j'y mets tou-

te mon énergie. Si je le dis, je vais jusqu'au bout.»

DANSEURS HANDICAPÉS

En parcourant les événements hip-hop du globe, Lazy Legz rencontre des spécimens rares comme lui. D'autres danseurs handicapés qui surmontent leurs limites physiques et adaptent leurs mouvements à leurs capacités. Le jeune homme, de plus en plus ouvert aux conditions de vie des jeunes handicapés, y voit une belle opportunité de réunir ces danseurs en une troupe.

En 2007, il crée *ILLabilities*, un groupe de 5 *b-boys* handicapés provenant du Chili, des États-Unis, du Canada et des Pays-Bas. Mais l'aventure commence lentement. L'éloignement de chacun limite les possibilités de tournées, de spectacles. L'organisation de ces événements est difficile à distance. Et la troupe, qui vient à peine de naître, n'a pas encore les moyens de ses ambitions. La conquête du monde ne sera pas instantanée.

Luca organise tout. Il fait des démarches pour présenter des spectacles d'*ILLabilities* au Canada, cherche

des commanditaires, loue un véhicule pour les déplacements. Il a tout à apprendre. Un autre défi à relever. Après la danse et les conférences de motivation, le voilà entrepreneur. «Financièrement, j'ai pris un gros risque. Et en plus, j'organisais tout.»

Avec la tournée canadienne, *ILLabilities* espère se financer pour se présenter à l'international. Le rêve de ces danseurs est de voyager grâce à leur art. En un mois et demi, ils donnent 25 spectacles. «Parfois, on faisait 3 spectacles en une journée. En 45 jours, on a fait plus de 10 000 km en voiture. C'était fou!»

Les retombées sont bonnes. Mais Luca est insatisfait de leur prestation. «On s'était vu 5 fois avant la tournée. Difficile de préparer un spectacle commun. On faisait du *freestyle* de 5 à 10 minutes chacun. Rien de plus.» L'équipe n'est pas encore soudée. Elle est trop dispersée pour passer à un niveau professionnel. Pour résoudre ce problème, Luca loue un loft à Montréal afin de rassembler la troupe. Pendant 2 mois, les 5 partenaires cogitent et assemblent leurs idées. Plutôt que de rabouter 5 parties différentes pour faire un show, ils mettent au profit du groupe leur créativité commune.

«Ensemble, en deux mois, on a monté une pièce de théâtre de 20 minutes. C'est l'histoire de nos vies. On utilise nos handicaps et la danse. Ce n'était pas évident d'harmoniser nos chorégraphies. Mais on y est parvenu. La chorégraphie est venue de chacun de nous. On a deux danseurs qui doivent rester au sol pour leurs mouvements. Il fallait que 5 différentes façons de danser puissent coexister en un tout.» Luca les fait plancher sur leur spectacle pour atteindre le désir de chaque membre. «Eux, leur rêve, c'était de voyager. C'est l'opportunité que je leur ai donnée.»



Luca leur offre beaucoup plus que la découverte de nouvelles cultures. Il leur offre de se découvrir eux-mêmes. Habitué depuis plus de 5 ans à intervenir auprès des enfants, le jeune homme dirige *ILLabilities* dans ce sens. En plus de la pièce de théâtre, la troupe prépare des conférences de motivation. Un autre défi pour Lazy et ses protégés. «Les danseurs n'avaient jamais parlé devant les gens. Moi, je le faisais pour gagner ma vie. Les danseurs n'étaient pas conscients de l'impact qu'ils avaient sur les jeunes, sur les handicapés. Maintenant, ils savent. Ils ont compris qu'ils pouvaient porter un message. Soit d'utiliser son désavantage pour en faire sa force.»

Éventuellement, Luca aimerait voir *ILLabilities* accueillir de nouveaux membres. «Nous sommes presque les seuls au monde. Il y a 2 danseurs handicapés en France, un à Washington et un autre en Suède. Mais si on est plus, ça signifie moins d'opportunités pour chacun.» *ILLabilities* n'est pas encore assez solide pour penser s'agrandir. Mais la troupe respecte son rêve: voyager. Ils ont pris l'avion pour des tournées au Japon, en Corée, en France, aux États-Unis et au Canada. En parallèle, Lazy Legz a poursuivi des rêves personnels qui l'ont mené en Europe, en Asie et en Amérique du Sud. À l'automne, il ajoutera la Russie à sa collection de visas.

«Je viens de signer un contrat avec une compagnie française de danse contemporaine mêlée avec le hip-hop. Je vais être en tournée avec eux pendant un an. Avec la possibilité de participer à des événements avec *ILLabilities*.» Luca pense à *B-Boy week*, aux Pays-Bas, qui aura lieu à l'automne. Pendant une semaine, les 5 danseurs vont se fondre

avec 10 000 autres danseurs dans un petit village près de Rotterdam. «Aujourd'hui, c'est devenu le plus gros événement *b-boy* au monde.»

MARCHER POUR LA CAUSE

Luca pourrait se contenter de rejoindre les jeunes et les handicapés à travers *ILLabilities* et conserver du temps pour lui. Mais en vieillissant, il a pris conscience de l'impact qu'il a sur les gens lors de ses conférences. Il reconnaît que ceux et celles qu'il rencontre ont aussi un impact sur lui. Chacun sert de source de motivation.

«J'ai accepté mon handicap grâce à la danse. Disons que c'est plus ma différence que j'ai acceptée. Mais ce n'était pas comme si je me libérais d'un poids, comme si ça m'avait affecté. Parce qu'au fond, on a tous des handicaps. On vit tous les mêmes choses.»

- Lazy Legz

L'an dernier, il a marché 1 km pour les enfants aux prises avec la même maladie que lui, l'arthrogrypose. Une marche sans accessoire. Pas de béquilles ni d'orthèse. «Ça m'a pris 55 minutes, l'an passé. Et je suis tombé 55 fois! Cette année, toujours pour la même cause, je vais essayer 2 km. Je m'entraîne. Je marche, je m'étire beaucoup. Et je danse. Même si je ne suis pas actif des jambes. Le breakdance me garde en forme. Ce qui me permet d'avoir plus d'énergie pour marcher.»

UN CORPS FATIGUÉ

Enfant, Luca ne connaissait pas le sens du mot limite. Il ne se voyait pas comme un handicapé. La sagesse, les expériences de la vie et un corps pour

qui il a été trop exigeant lui donnent un nouveau regard plus nuancé.

Il y a quelques années, lors d'une compétition relevée, Lazy s'est cassé la jambe. «J'ai vu que j'avais des limites. Avant, je n'en avais pas. Je ne connaissais pas la peur. Quand je me suis fracturé la jambe, j'ai commencé à avoir peur. Il a fallu que je la combatte, que je l'affronte. Ce qui m'a aidé à trouver de nouveaux mouvements pour danser, à mieux respecter mon corps.»

Le nombre incalculable d'heures passées à pratiquer le breakdance ont laissé des marques. Luca a des tendinites aux deux bras. Son attitude s'adoucit. «Plus jeune, les escaliers ne me dérangent pas. Là, je préfère prendre l'ascenseur pour ne pas faire souffrir mes bras pour rien. Montréal, ce n'est pas évident pour un handicapé. C'est tout un défi. Les boîtes de nuit et la majorité des métros sont difficilement accessibles. Mais bon, New York et Paris, ce n'est pas mieux.»

Si sa condition physique lui fait réaliser les difficultés pour un handicapé de s'intégrer à la vie quotidienne de la ville, son contact avec des handicapés suffit à lui ouvrir les yeux sur leur mise à l'écart. Les jeunes qu'il rencontre dans des écoles spécialisées ou dans les hôpitaux n'ont jamais pu s'offrir un vrai spectacle de breakdance. Luca voulait leur faire ce cadeau. «J'ai organisé une compétition. J'avais invité certains des meilleurs danseurs au monde. J'ai cherché pendant deux mois des locaux accessibles aux enfants handicapés. Je n'ai rien trouvé. J'ai loué le Club Soda car au moins, leurs toilettes sont au premier étage. Et j'ai loué une rampe d'accès.»

Chronique du prisonnier

Au-dessus de tout soupçon!

JEAN-PIERRE BELLEMARE, PRISON DE COWANSVILLE

Que cache la carapace criminelle? Par un excès d'orgueil ou de fierté, j'ai dû attendre de traverser mes quarante ans avant de déterrer et d'exposer à la lumière ce qui m'avait détourné de ma véritable voie.

Dépassé et maintes fois ébranlé par mes propres comportements, je ne pouvais continuer sans trouver une explication claire. Comment m'étais-je transformé en cet être si méchant, un voyou? Pour comprendre, je décide de dévorer toute la documentation qui me passe entre les mains: psychologie, criminologie... Puis, je m'attarde sur des documentaires qui peuvent me diriger afin de reprendre mon chemin à reculons. À quel endroit ma route a-t-elle bifurqué. Et surtout, pourquoi?

LA HAINE DE L'AUTORITÉ

Une première lumière attire mon attention. C'est l'incompréhension que j'ai de ma haine viscérale envers toute autorité. Un problème qui me rend la vie infernale. La police, les juges, les gardiens de prison: tout ce qui porte un uniforme et détient de l'autorité me rend fou et ce, sans raison apparente.

Mes lectures et mes discussions afin de comprendre cette haine m'orientent dans le même sens. Cette violente colère doit provenir de mon père. Violent et suicidaire, il cadrerait bien avec cette hypothèse. Pourtant, dans mon for intérieur, je ne peux le croire. Mon père, malgré ses sérieux défauts, je l'ai aimé de tout mon cœur. Il m'a offert le

mieux de ce qu'il avait, selon ses capacités. Quand je revisite mon conflit avec les uniformes, je ne pense pas à lui.

INTROSPECTION DOULOUREUSE

Je veux comprendre. Armé de ma pelle, je me suis mis à creuser en moi avec acharnement. Durant cette introspection, je rencontre bien des obstacles: des roches de préjugés et d'impressions très difficiles à déloger. Plus je creuse, plus les roches deviennent dures et grosses. Puis, j'atteins une muraille qui me semble infranchissable. Je ne sais pas comment, mais je dois faire exploser ce mur. Peut-être cela m'a-t-il coûté une dépression ou un *burn out*, pour fissurer le ciment qui maintient la muraille. Tout ce que je sais, c'est qu'il m'a fallu vivre un événement de taille pour déboulonner mes anciennes certitudes. J'imagine que cet événement était incontournable pour que je puisse faire sauter ce mur. Qui sait, peut-être était-il imaginaire!

Passé cet obstacle, j'atteins mon but. Ce lieu où les événements prennent tout leurs sens. On m'a toujours enseigné de faire confiance à mon ressenti, parfois même en faisant abstraction du rationnel. Je réalise que les deux se marient très bien et durent beaucoup plus longtemps en couple que seul. Finalement, je rassemble toutes les composantes de ma vie pour en faire un tableau harmonieux. Cela nécessite des sacrifices qui en valent cent fois la peine. Je reprends le développement de mes propres idées pour

ensuite entreprendre le rétablissement d'une véritable identité.

RETOUR À L'ENFANCE

J'ai commencé à bifurquer de mon chemin dès mon très jeune âge. Incapable de m'imaginer une personne en autorité indiquant la mauvaise direction à prendre, je me suis laissé guider dans un cul-de-sac. Je n'étais pas assez mature et développé pour distinguer les bons des mauvais comportements.

Malléable et influençable comme un enfant peut l'être, j'ai cru en toute innocence que j'étais seul responsable de ce qui m'était arrivé. Que ceux qui m'avaient fait des at-touchements ne répondaient qu'aux réactions mécaniques de mon corps d'enfant de 12 ans. Ils avaient réussi à me convaincre. Pendant plus de 30 ans, je me suis empoisonné la vie avec ces préjugés d'universitaires.

J'écoute à la télé des émissions qui donnent la parole à d'ex-victimes. J'y entends des pédophiles justifier leurs gestes par le fait d'avoir été eux-mêmes agressés dans leur enfance, qu'ils ne font que répéter ce qu'ils ont subi. Quelle magnifique façon d'effrayer les victimes à s'ouvrir!

J'ai la certitude que plusieurs victimes ont pris la ferme décision d'enterrer encore plus profondément cette blessure. Il serait préférable de mourir avec ce secret odieux que de laisser planer un doute sur sa capacité à devenir à son tour un agresseur. Je n'en reviens d'ailleurs toujours pas.

Des agresseurs sexuels qui diminuent la portée de leurs gestes en se proclamant victimes eux aussi!

TABOU CARCÉRAL

Pour un criminel, admettre que des blessures du passé alimentent la soif de violence ou l'aversion envers l'autorité est tabou. C'est inadmissible. Ces souvenirs sont parfois si bien enterrés qu'ils semblent ne jamais avoir existés. J'ai dû moi-même attendre plus de 30 ans avant de comprendre. Je traverse cette muraille qui bloque l'accès à cette partie fragile de moi. Je sais très bien ce qu'ils peuvent vivre et comme le chemin est long. Combien d'hommes hyper violents qui maudissent toute forme d'autorité ont perdu de vue l'origine de ce mal qui les ronge de l'intérieur, silencieusement, tel un cancer? Ils deviennent leurs pires ennemis.

Dans le domaine du droit, on perd de vue une partie des conséquences qu'engendrent l'abus sexuel. Une fraction des dommages collatéraux passe inaperçue. Au pénitencier, il est exceptionnel pour un homme étiqueté «gangster», «motard» ou «braqueur», d'être soupçonné d'être le produit d'un agresseur.

FIERTÉ CRIMINELLE

Le titre de criminel intimidé, éloigne et repousse les questions. Ce titre se porte avec ravissement et fierté dans le milieu carcéral. Avouer qu'une carrière dans le crime a pris naissance dans la réaction d'un drame vécu à l'enfance serait impensable. Le prestige que retirent certains criminels de leur saga judiciaire disparaîtrait automatiquement si la vérité se savait. C'est l'une des raisons pour lesquelles plusieurs victimes préfèrent disparaître sans révéler leur secret.

L'agression sexuelle à l'endroit d'un enfant par un être en autorité

déclenche une rébellion, une violence vis-à-vis tout ce qui porte un uniforme et qui prétend agir pour le bien. C'est ainsi que je me suis fait piéger. Ce qui m'a donné bien du mal à accéder au bonheur.

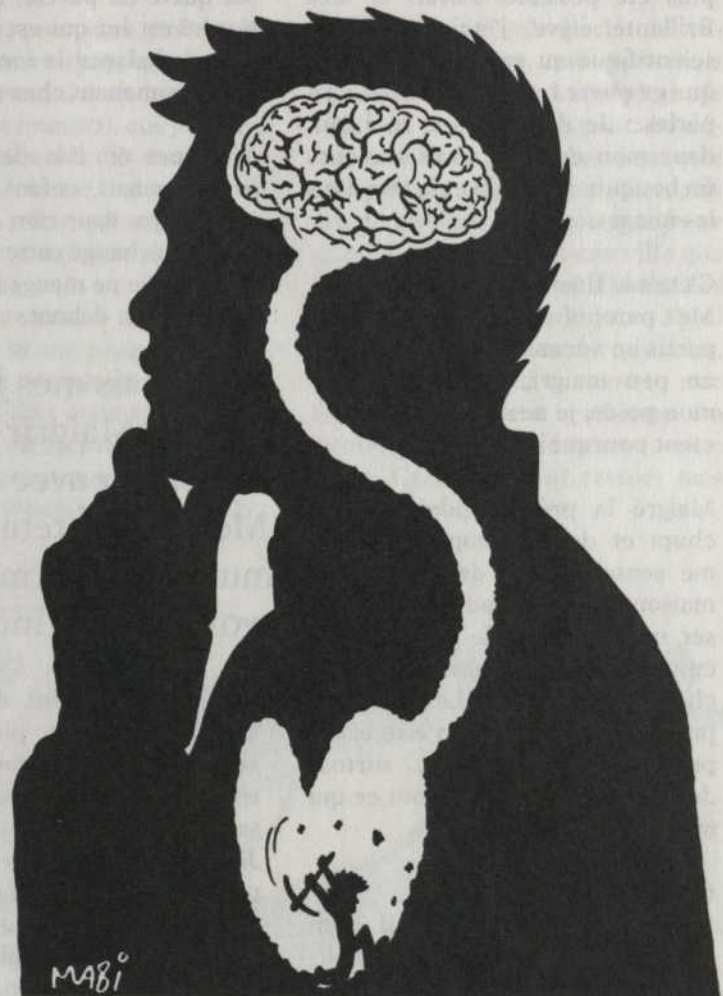
VAINCRE SES DÉMONS

Ma souffrance me transformait en un animal sauvage et blessé. Ma vérité était trop douloureuse pour être domestiquée. Voilà en bonne partie la décortication de ma criminalité. C'est pourquoi il m'apparaît essentiel de rappeler aux juges de ne pas oublier le nom de ceux qui se suicideront, ceux qui deviendront des junkies, ceux qui sabotent leur vie familiale de

ceux qui deviendront des criminels violents. Pour que leurs jugements correspondent vraiment à la gravité des actes commis.

Je ne peux pas revenir en arrière. Mais j'aimerais bien fermer cette piste boueuse et la transformer en un magnifique jardin d'enfants. Si j'ai vaincu mes démons, je sais aussi que les mauvaises habitudes ont la vie dure. Il faudra que je demeure vigilant jusqu'à la fin de mes jours.

Si à vaincre sans effort, on triomphe sans gloire, je rajouterais qu'à se laisser berné trop facilement par les autres, on finit par se berné soi-même.



Anorexie

Ma balance me ment

PAR LAURE BIDAL

Certaines maladies sont taboues, minimisées. J'ai connu l'enfer de l'anorexie, et la première étape de ma guérison a été d'admettre que j'étais malade, et d'accepter que je n'y étais pour rien. Mon histoire reflète celle de tant d'autres...

Je me souviens très bien de la semaine où le retour en arrière n'a plus été possible. J'avais 17 ans. Brillante élève, j'étais en filière scientifique au secondaire «parce que ça ouvre toutes les portes.» Tu parles... Je détestais ça, moi qui, dans mon enfance, avais toujours un bouquin à la main et la tête dans les nuages.

C'était la fin des grandes vacances. Mes parents et mon frère étaient partis en vacance. J'avais déjà un peu maigri, je veillais à mon poids, je ne sais pas vraiment pourquoi.

Malgré la présence de mon chum et de mes copines, je me sentais seule, dans cette maison. J'aurais pu m'amuser, mais une grande vague de culpabilité est venue surveiller chacun de mes pas. La maladie a pris le contrôle de mon être et j'ai pris le contrôle de tout... surtout de ce que je mangeais. Tout ce qui m'échappait m'angoissait.

DESCENTE VERTIGINEUSE

Je maigrissais à vue d'œil. J'en étais satisfaite. On me complimentait... au début. Mes parents

sont rentrés de vacances. C'était trop tard. Je savais que quelque chose s'était produit en si peu de temps... Leur présence aurait-elle changé quelque chose? Ma mère a tout de suite vu que j'avais changé. La rentrée scolaire est arrivée, et je suis descendue droit vers l'enfer, en quelques semaines. Je suis rentrée dans ma bulle. J'ai quitté mon chum, Ugo, qui m'encomrait dans ma quête de pureté, et de perfection. C'est lui qui est le premier à m'avoir balancé le mot «anorexie» en me ramenant chez moi.

À l'heure où l'on devient adulte, je redevais enfant. Je quittais mon corps. Pour rien au monde, je n'aurais échangé cette silhouette de fantôme. Je ne mangeais rien. Juste de quoi tenir debout.

Je passais mes journées à pleurer. Maigrir davantage. Me déchirer avec mes parents. Me taper la tête contre les murs. Vouloir mourir et en avoir peur en même temps.

Mes amies étaient désemparées. Ma mère hurlait, pleurait à me voir dépérir. Je gardais un sourire triste. «Tout allait bien.» Je refusais de mettre le mot «malade». Je refusais d'admettre qu'il y avait un problème. Je me nourrissais de l'ivresse des chiffres qui s'envolent sur la balance. J'exultais à sentir mon ventre vide.

PREMIER «SÉJOUR» EN CLINIQUE

À y réfléchir, ces quelques mois n'ont pas existé. Un rêve, une chimère. Jusqu'à ce que j'obtienne ce que je cherchais tout en le fuyant: l'hospitalisation. J'avais perdu plus de 35 livres en trois mois. J'ai atterri dans une unité psychiatrique réservée aux adolescents, toutes pathologies confondues. Le choc a été rude. Certains hurlaient, d'autres se scarifiaient. Ce monde, je ne le connaissais pas, moi qui venais d'un milieu plutôt favorisé, moi qui avais toujours été «l'enfant épanouie».

J'ai passé quatre mois là-bas, à me plier aux activités, au rythme hospitalier, pendant que les autres personnes de mon âge allaient à l'école et faisaient la fête, le week-end. Le principe était simple: je devais atteindre 106 livres pour avoir le droit de sortir. Alors je les ai repris. Je clamaient à qui voulait l'entendre que j'avais compris la leçon, que la vie valait la peine, que je me sentais guérie. C'est ce qu'on attendait de moi. Au fond, je gardais cette fascination pour la maigreur, et ce dégoût pour la chair.

Je suis sortie au printemps. La veille de ma majorité. Tout de suite, ça été la crise. Je suis retournée en cours. Je m'y suis sentie si mal que j'ai arrêté. C'était l'année du bac. J'allais le louper. Moi, la bonne élève. Je suis allée à certaines soirées arrosées, je ne pouvais rien boire à cause des calories.

Mon cerveau était une calculette à calories. Ma vie n'avait plus aucun intérêt, si ce n'était de calculer.

PARENTS DÉLATEURS

Je passais mes journées à pleurer. Maigrir davantage. Me déchirer avec mes parents. Me taper la tête contre les murs. Vouloir mourir et en avoir peur en même temps. Je prenais pension chez mes grands-parents, ou chez des amis de la famille. Je m'étais mis en tête que tout était de la faute de ma mère. Je la détestais. Et je l'aimais si fort... trop fort. Je lui disais que j'allais mourir, pour tout le poids qu'elle avait posé sur mes épaules depuis ma naissance.

L'été est arrivé, j'avais un job dans une banque. Un jour, un psychiatre m'a appelé. Il travaillait à 300 kilomètres de chez moi. Il m'a simplement demandé «Ne pensez-vous pas que le temps est venu d'arrêter tout ça?» J'ai pesté contre mes parents, les délateurs. Je lui ai dit que je n'avais aucune envie de lui parler, j'ai raccroché. C'est lui qui allait m'aider à me sauver.

Un jour de la fin juin, j'ai dû me rendre chez mon médecin traitant, obligée par ma mère. Le médecin a poussé un cri d'horreur. Je pesais 77 livres, ma tension artérielle et mon pouls étaient si bas qu'elle m'a

envoyée aux urgences. J'y ai passé une nuit, on m'a injectée toutes sortes de substances pour guérir mon cœur. Je me suis sentie tellement humiliée. J'avais l'impression de n'être rien, tellement rien...

«Mais pourquoi un tel entêtement?», me demanderez-vous. Voilà le cœur du problème. Je n'avais pas choisi. Cela me surpassait. C'est un cercle vicieux. Combien de fois ai-je décidé que tout était fini, que ça n'était pas sorcier de manger? Mais la maladie fait culpabiliser à chaque bouchée, elle associe toute nourriture à du poison. La volonté ne peut pas grand-chose face à elle. En face des personnes, filles ou garçons d'ailleurs, c'est l'incompréhension.

Par exemple, pour mes grands-parents, tous anciens paysans, et ayant connu la guerre, il était inconcevable, peut-être immoral, que je refuse cette nourriture dont ils ont parfois manquée. Ou encore, la douleur qu'a ressentie ma mère, qui ne parvenait pas à nourrir son propre enfant.

ET C'EST REPARTI...

L'été de mes 18 ans, malgré mes «efforts», je me retrouvais à l'hôpital. Celui des adultes cette fois, dans le service de ce médecin qui m'avait appelée, à des centaines de kilomètres de chez moi. J'étais tellement faible...

Je me suis résignée. J'ai été enfermée dans cette chambre lugubre, sans visites, sans courrier. Les plateaux repas partaient aussi pleins qu'ils entraient. Le médecin ne me forçait pas. Moi, j'étais désespérée, j'avais du mal à respirer, comme abrutie, incapable de tenir une conversation. Je voulais m'enfuir, mais je savais que ça ne me mènerait nulle part.

Mon amour propre? Envolé. Je n'étais personne. Je voulais ma mère. Avoir du courrier, ça été ma seule motivation au début, c'était la «carotte» pour reprendre du poids. J'y suis arrivée. Puis, j'ai franchi les étapes, une par une. Le droit de téléphoner, une visite, une sortie... Je devais réapprendre à vivre petit à petit.

Mon médecin m'a parlé de retourner en cours, quelques mois après mon entrée à l'hôpital. Je refusais. Je crevais de peur. Au début de l'hiver, j'ai puisé dans mes réserves de courage, et j'ai repris les cours dans un lycée que je ne connaissais pas, dans une ville que je ne connaissais pas. J'avais des activités à l'hôpital de jour. J'y ai fait des rencontres formidables, des personnes qui avaient eu une histoire similaire à la mienne. On pratiquait l'autodérision entre nous. Certaines sont restées mes amies bien après.

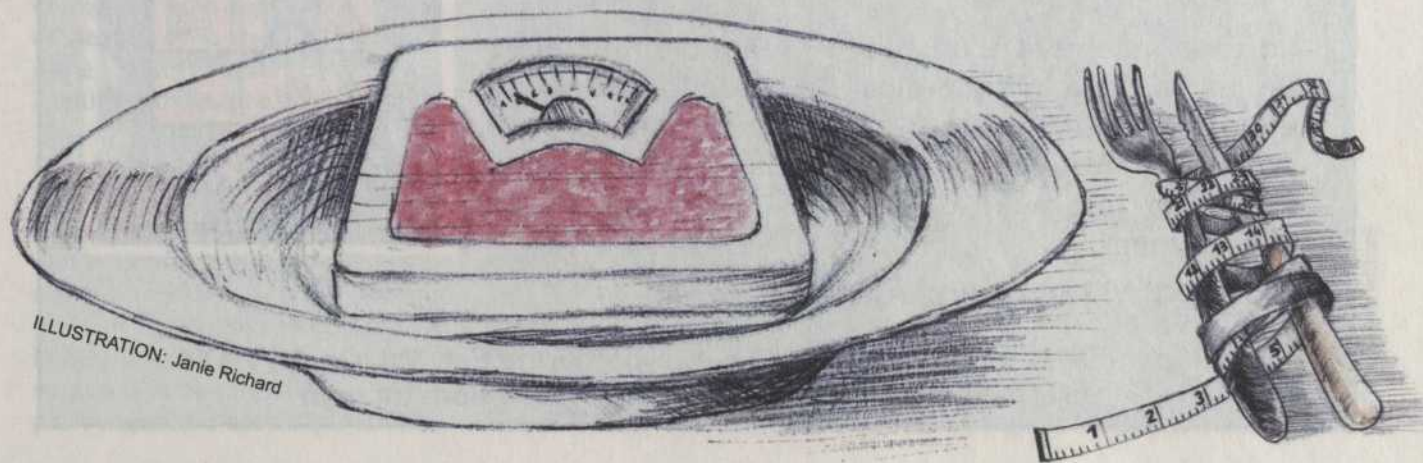


ILLUSTRATION: Janie Richard

À ma sortie, je suis restée proche de l'hôpital. J'ai pris une chambre, j'étais indépendante. Tout n'a pas été parfait, mais j'ai fait mon petit bonhomme de chemin, loin de chez moi, j'ai affronté toutes mes peurs. J'ai eu mon bac, et je suis entrée dans la vie d'adulte. Pourtant, les crises d'angoisse qui sont apparues au début de ma maladie, ne m'ont jamais quittée.

LE MALADIE DU SIÈCLE

Je pense que l'anorexie est un de ces «maux du siècle», comme on les appelle, de ces maladies propices à se développer dans nos sociétés actuelles. Sous l'abondance, le refus. Sous la pression de la réussite, le déni le plus total de son corps, de son être, le retour vers une enfance depuis longtemps finie.

Il est inutile de juger, comme les gens ont souvent tendance à le

faire. Il s'agit d'une maladie qui n'a rien de «glamour». On perd ses cheveux, sa libido et son goût pour la vie. Des poils poussent, et l'on a froid lorsque tout le monde a chaud. Certaines femmes traversent leur vie entière dans ce néant. Étrangement, les anorexiques ne voient pas leur maigreur, même lorsqu'elle est effrayante. Cela s'appelle le dysmorphophobie.

L'anorexie est un mal pervers: on m'a dit un jour «c'est la maladie amie ennemie.» Malgré tout ce qu'elle fait souffrir, il est difficile de la laisser s'échapper, d'en faire son deuil. J'imagine que c'est le cas pour n'importe quelle dépendance. L'alcool, la drogue... le jeûne.

Aujourd'hui, j'ai 21 ans et ça va mieux. Ouais... Je n'ai toujours pas un rapport serein avec la nourri-

ture, avec le plaisir, et j'ai toujours régulièrement ces bonnes vieilles crises d'angoisses incontrôlables. Mais, je sais à présent tenir la maladie à distance, et appeler à l'aide. Je me demande encore si je risque à nouveau quelque chose. J'ai retrouvé une vie, je fais des études dans le journalisme. Ça me va mieux que les sciences.

J'ai mis à distance ma mère, et j'ai un amoureux. Il supporte mes côtés sombres, il m'a fait comprendre qu'un talon d'Achille, on en a tous un. J'ai apprivoisé le mien, en attendant que le chevalier noir s'en aille pour de bon.



Référencer son blogue

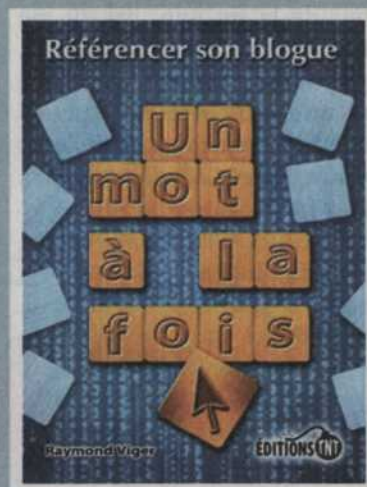
9.95\$ (+ 2.50\$ TAXE ET TRANSPORT)

Comment assurer d'être bien référencé pour votre blogue? Comment fidéliser les internautes? Comment augmenter son trafic? Comment interagir avec les internautes qui commentent votre blogue?

Le référencement d'un blogue répond à quelques règles de base très simples. Ce guide les vulgarise et vous présente des outils simples et gratuits pour vous permettre d'être vu et lu sans avoir à vous casser la tête avec de lourdes méthodes de référencement.

RAYMOND VIGER FORMATEUR AGRÉÉ PAR LA CPMT

Disponible aux Éditions TNT. 4233 Ste-Catherine Est, Mtl. Qc. H1V 1X4.
(514) 256-9000. Sur Internet sur www.editionstnt.com



Le rappeur a les blues

DOMINIC DESMARAIS

À 16 ANS, DALI EST MIS À LA PORTE PAR SA MÈRE ET SON BEAU-PÈRE. SOUS LE CHOC, IL QUITTE LE LAC SAINT-JEAN POUR ALLER REJOINDRE SON PÈRE À MONTRÉAL. EXCITÉ DE CE NOUVEAU DÉPART QUI VA L'IMMERGER DANS LA SCÈNE HIP-HOP, LE JEUNE ARTISTE EST CONFRONTÉ À UN DÉFI DE TAILLE: TROUVER SA PLACE.

Dali était plein de bonnes intentions en quittant le Lac Saint-Jean. Il laissait derrière lui tout un pan de sa vie. Sa famille, sa mère, ses amis, son école, sa «patrie». Le jeune adolescent ne regardait pas ce qui lui manquerait. Il se voyait renaître. Une nouvelle vie s'offrait à lui. Il rejoignait son père et, surtout, se rapprochait de sa passion: le hip-hop.

Jeune, Dali rêvait de s'établir à Montréal. Mais pas à 16 ans. «Dans ma tête, je serais parti plus tard, vers 20 ans.» Son départ, précipité, chamboulait la vie de son père. «Il a travaillé dans la marine marchande pendant 30 ans. Il n'a jamais eu de domicile. C'était la première fois de sa vie qu'il avait un bail. Mais il n'a pas eu d'autre choix que de m'accueillir, il m'aimait!»

Le père, un marginal qui ne s'est jamais intégré à la société, doit s'adapter. Dali aussi. L'adolescent doit poursuivre ses études. Lui qui a toujours été en cheminement particulier depuis son entrée à l'école doit dénicher un établissement qui offre ce service. «Il n'y a pas beaucoup d'écoles qui offrent,

à Montréal, un cheminement comme au Lac Saint-Jean. J'ai trouvé le collège Édouard-Montpetit mais ce n'était pas comme ce que je connaissais.» Dali a besoin d'être motivé pour apprendre. Il est habitué à avoir un seul professeur, à ne jamais changer de local.

Dans cette classe, ils étaient 13. Il pouvait recevoir toute l'attention dont il avait besoin.

INTÉGRATION DIFFICILE

«J'ai eu beaucoup de misère à m'adapter à Édouard-Montpetit. Je sens que ça m'affecte encore. Je suis



PHOTOS: Janie Richard



facile d'approche mais là-bas, j'ai eu de la difficulté à me faire des amis. C'est très multiculturel et les cercles étaient très fermés. En plus, l'école est entourée de grillage. Il y a des agents de sécurité partout. Ça ressemblait à une prison. Ce n'était pas motivant.»

Dali erre seul. Il vit quelques beaux moments qu'il ne peut partager avec des amis. Il trouve son plaisir

en animant une émission de radio étudiante le midi, une fois par semaine: que du hip-hop québécois pendant une heure.

Puis, il y a ce spectacle où il fait la première partie du groupe réputé *L'Assemblée*. Mais ces moments de réjouissance, ces victoires personnelles sont insuffisantes. Dali frôle la dépression. Il termine son année

scolaire qui équivaut à un secondaire 3. Il a 18 ans et il ne peut retourner à Édouard-Montpetit. «De toute façon, je n'en avais pas envie. Au Lac Saint-Jean, si tu as de l'intérêt pour quelque chose, c'est facile de se faire des amis. Mais à l'école, je n'étais pas capable.»

Dali décide de s'inscrire à l'école aux adultes, à Hochelaga-Maisonneuve, pour terminer son secondaire. «Ça été moins pire. Mais je n'ai pas aimé ça. Je n'ai pas avancé. Il n'y a pas de professeurs, tu dois faire tes travaux toi-même. Je n'en étais pas capable. J'ai besoin d'être motivé par les enseignants. J'ai décroché.» Dali a 19 ans. Pendant cette année, il côtoie des adultes de tous âges. Certains se passionnent pour le rap. Mais personne pour se lier d'amitié avec lui. Le rappeur reste seul dans son coin, seul avec sa passion qui le dévore. Il assiste à tous les spectacles de hip-hop, travaille sur une démo de 18 chansons qu'il tente de vendre. Il parvient même à enregistrer une chanson sur une compilation d'artistes lancée par *L'Assemblée* qui encourage la relève. L'album *Bouche à oreille, vol.5*, est offert gratuitement sur le web.

FUITE AU LAC SAINT-JEAN

«Mon but, quand j'allais à des spectacles, c'était de me faire des contacts pour booker des shows. Pour en faire partie. Mais à Montréal, il y a plusieurs rappeurs dans un spectacle. Tu es un parmi plusieurs.» Dali participe à quelques shows mais trouve difficile de se faire une place. Après deux ans d'effort pour s'intégrer à la vie montréalaise, il capitule et retourne au Lac Saint-Jean où il sent un lien d'appartenance.

«Il y avait des ouvertures pour des spectacles, au Lac. Avec internet, j'avais envoyé mes chansons. J'existais là-bas. Les portes

s'ouvraient aussi pour le Saguenay. Ça me motivait pour vendre mon CD. Je voulais organiser des spectacles, faire des premières parties d'artistes reconnus. Pour moi, je déménageais à Alma pour de bon.»

Son arrivée lui donne raison. Il obtient une certaine reconnaissance grâce à son implication sur l'album compilation *Bouche à oreille, vol.5*. Il est le gars du Lac Saint-Jean qui a travaillé avec un groupe connu et apprécié. «Ça m'a motivé. J'avais l'impression que je faisais une différence. Je n'étais plus un inconnu dans une jungle comme à Montréal. J'aidais, moi aussi, les autres pour qu'ils progressent dans leur carrière.»

Après 3 mois à Alma, Dali repart. Lui qui pensait s'y accrocher les pieds retourne à Montréal chez son père. «J'avais un coloc qui aimait pas mal faire le party. Je n'y étais pas habitué. J'ai toujours habité avec mes parents. Il fallait que je déménage. Plutôt que de me trouver un autre appartement, j'ai choisi la voie facile. Je suis retourné vivre avec mon père.» Dali assure qu'il ne quittait pas sa patrie désillusionné. «Ça marchait correctement. Ça allait comme je le voulais», dit-il d'un ton impassible.

À Montréal, Dali reprend sa routine. Il écrit des chansons, assiste à des spectacles de rap et fait du démarchage pour performer dans des shows. Il anime une émission à CHOQ.FM, la radio de l'Université du Québec à Montréal, ce qui lui permet d'interviewer les artistes connus et émergents de la culture hip-hop. Dali parfait ses connaissances. «Je trouve que les régions sont influencées par Montréal et

Québec. Dans la métropole, les jeunes écoutent davantage ce qui se fait à l'étranger que chez nous. *L'Assemblée, Sans-Pression*, c'est beaucoup plus fort en région. Les gens sont plus fiers de leur culture. Ils ont un lien d'appartenance.»

L'AMOUR DU QUÉBEC

Son cœur est resté au Lac Saint-Jean. La jungle urbaine n'est pas faite pour lui. «Il y a trop de rappeurs à Montréal. C'est plus facile en région. C'est la même chose pour vendre des CD. À Montréal, c'est un projet parmi tant d'autres. Au Lac, il y a un intérêt, une fierté. Mon but, c'est de représenter le Lac Saint-Jean à travers le Québec. Parce que je suis un fan du Québec. C'est mon pays. Dans ma tête et dans mon cœur. Ce n'est pas une question politique. C'est dans mes valeurs.»

«Mon but, quand j'allais à des spectacles, c'était de me faire des contacts pour booker des shows. Pour en faire partie. Mais à Montréal, il y a plusieurs rappeurs dans un spectacle. Tu es un parmi plusieurs.» - Dali

Dali encourage et achète ce qui est québécois. «Je mets mon argent ici pour faire rouler nos artistes. Pour faire avancer notre communauté à nous. C'est pour ça que j'achète des vêtements québécois de marque urbaine. Mes restos, mes films, mes CD, c'est du québécois.»

Pour la suite de sa carrière, Dali voit grand. «L'amour du Québec, je veux qu'il soit fort. Je veux que chaque région soit épanouie artistiquement. Que chaque région ait ses artistes hip-hop. Au Saguenay Lac Saint-Jean, il y a une relève. Mais je ne pense pas que quelqu'un va tra-

vailer assez fort pour représenter la région. Je veux pousser ma carrière et, en même temps, développer la relève en organisant des spectacles, en enregistrant des CD.»

À 23 ans, Dali en est à son 3ème CD. Il a mis certaines de ses chansons sur Youtube dans l'espoir de se faire connaître, de créer un intérêt. Il offre un téléchargement gratuit. L'album est un outil promotionnel pour qu'à moyen terme, il y ait une demande lui permettant d'enregistrer un album qui sortirait, comme *Dubmatique* et *L'Assemblée*, à travers la province. Dali veut faire entendre sa voix. Il veut promouvoir le Lac Saint-Jean comme *Samian* et *Anodajay* l'ont fait pour l'Abitibi. Il veut sortir du lot, de l'anonymat.

RAPPER SON RÊVE

Au sein de la communauté hip-hop, Dali est un rappeur parmi tant d'autres. Mais quand il sort de son milieu, il se sent différent. «Du point de vue de la société, je ne me sens pas à la même place que les gens de mon âge. Ils ont des emplois, des appartements, des chars, des blondes. Je sens l'impact de la société: je ne suis pas au même endroit que la société. Mais quand je m'écoute, je me dis que je n'ai pas besoin de tout ça pour être heureux. Ce que je veux, c'est m'épanouir artistiquement. Sentir que mes projets avancent. Me faire connaître. J'écris au quotidien et je fais la promotion de mes chansons sur Internet. Grâce aux réseaux sociaux, j'essaie d'avoir le plus de visibilité possible.»

Dali n'a pas encore accompli son rêve. Il a vécu longtemps le rejet. Mais au moins, il a un rêve et il travaille à tous les jours pour le réaliser. C'est peut-être ça, sa différence.

Jean Gardy

Du gospel au rap

LUCIE BARRAS



PHOTOS: Mélanie Elliot

Jean Gardy a la musique dans le sang. Depuis sa plus tendre enfance, il chante dans les églises haïtiennes. Victime de racisme, il délaisse la musique religieuse pour faire son chemin dans l'univers du hip-hop. Reflet de Société vous présente l'entrée d'un jeune artiste dans le monde professionnel de la musique.

Jean Gardy n'est pas né, comme ses parents, sur le sol haïtien. Il voit le

jour à Saint-Léonard, en 1982. Son père, chauffeur de taxi, a fui la misère d'Hispaniola et la dictature des Duvalier dans les années 1970.

À l'âge de 8 ans, la famille déménage à Mascouche, en banlieue nord de Montréal. Une communauté qui n'a pas l'habitude de cohabiter avec des Noirs. Jean Gardy, souvent le seul black de son école, découvre le mot racisme. «Un mois après notre arrivée, quelqu'un a planté une pancarte À vendre devant la

maison. Pour signifier que nous pouvions repartir.» Un peu plus tard, Jean retrouve un symbole *skinhead*, dessiné à la fenêtre de sa chambre.

D'autres fois, il se voit refuser l'entrée de la maison d'un camarade blanc. «Certains parents disaient que j'étais sale. Je ne mets pas tous les Blancs qui ont traversé mon enfance dans le même sac. Je subissais le mépris de certains, alors que d'autres étaient des personnes formidables.»

PREMIÈRES GAMMES À L'ÉGLISE

La famille est chrétienne et fréquente l'Église évangélique haïtienne. C'est là-bas que Jean Gardy va se familiariser avec la musique, notamment le gospel. Il précise: «Les Haïtiens aiment l'art et la fête. À l'église, l'esprit communautaire est très fort. Se rassembler, jouer de la musique, c'est gratuit. Beaucoup d'artistes reconnus ont fait leurs premiers pas là-bas.»

Aux répétitions de la chorale, Jean Gardy est «le petit garçon assis à côté de la batterie». Il n'est pas encore musicien. «Un des musiciens m'aimait bien. Il était de ceux qui ont sacrifié leur vie pour Dieu. Il m'a dit qu'un jour, je ferais de la musique. Je ne l'ai pas pris au sérieux. J'aimais bien la musique, mais à 11 ou 12 ans, on veut tous en jouer. Moi, j'avais commencé avec le théâtre.»

Au secondaire, Jean Gardy est inscrit dans une école privée de Montréal. Ses parents veulent pour lui la meilleure éducation. Un fossé avec le primaire. «Il y avait 95% d'élèves issus de l'immigration. Étrangement, j'ai eu du mal à m'intégrer. Je n'avais pas grandi dans ce milieu-là. Et puis, j'ai appris une chose: Blanc ou Noir, la méchanceté existe toujours. Elle prend simplement des formes différentes.»

Jean commence à jouer de la batterie. Son père lui offre des cours au Conservatoire de musique moderne. Une école de renom, tenue par le Maestro Émile St-Hilaire, un Haïtien. «Je n'étais pas très assidu. J'aimais la musique dans son ensemble, la façon dont elle pouvait agir sur les gens, mais me concentrer sur un seul instrument m'ennuyait.»

Puis, viennent les premiers balbutiements de rap. Dans les années

1990, le hip-hop gagne en popularité sur les ondes radio. «Pour la première fois, les Noirs avaient une visibilité médiatique. Puff Daddy a joué un grand rôle. C'est le premier rappeur que j'ai suivi. Il dégagait quelque chose.»

Ses amis Kerby et Dimitri rappent ensemble. D'abord en retrait, l'effet de groupe a raison de Jean Gardy. «Je me suis dit pourquoi pas moi? Quand on joue en groupe, l'art et la vie se rejoignent.»

«Je viens de l'Église. J'ai du mal à mettre des *fuck* et des *bitch* à chaque fin de phrase. Mais, je dis ce que je pense. Pour moi, faire de la musique comme je l'entends, c'est être libre.»

- Jean Gardy

LIBÉRER SA RÉVOLTE

En parallèle, Jean Gardy joue à l'église. La musique, c'est pour le plaisir. Jusqu'au jour où le racisme refait surface alors qu'il passe la soirée avec ses amis dans un bar de La Plaine. «Il faut savoir que plus on s'éloigne du centre de Montréal, plus on s'éloigne de la diversité. Ce soir-là, nous étions au billard. Je sentais des regards fous de haine. À la sortie, mon ami s'est fait traiter de macaque. Une bagarre a éclaté. J'étais figé. Je n'arrivais pas à le croire. La police est arrivée, ça s'est calmé. En rentrant chez moi, mon premier réflexe a été de prendre une feuille et d'écrire. J'ai commencé à prendre le hip-hop au sérieux.»

Jean Gardy préfère les messages d'espoir à la violence verbale. «Je viens de l'Église. J'ai du mal à mettre des *fuck* et des *bitch* à chaque fin de phrase. Mais, je dis ce que je pense.



Pour moi, faire de la musique comme je l'entends, c'est être libre.» Jean Gardy chante, enregistre. En 2002, il sort une première démo. Trois chansons qui réunissent tout ce qu'il affectionne. Une chanteuse de RnB, et des instruments dont une flûte traversière. «À cette époque, j'ai fait mes classes avec DJ Random. J'ai appris la *soul*, les bases du hip-hop. En musique, la recette change mais les ingrédients sont universels. Qu'importe les styles et les couleurs de peau.»

De spectacle en spectacle, Jean fait la rencontre du jeune producteur J. Star: son premier pas dans le monde professionnel. Artiste et producteur se lient d'amitié. Ils commencent un projet sans signer de contrat.

HIP-HOP: UN PEU D'HISTOIRE

Le hip-hop est né à New York dans le South Bronx, au début des années 1970. À cette époque, la jeunesse noire défavorisée côtoie la population blanche, privilégiée. Ces artistes de la rue vont alors montrer par les arts quels sont les codes de la vie des communautés noires.

Une erreur. Le projet *Jusqu'au bout du rêve*, mixtape de 14 chansons, est lancé. «Nous progressions. Les choses devenaient belles. L'ego s'en est mêlé. Des froids se sont installés, et j'ai fini par me séparer de mon producteur.»

Jean Gardy reprend le projet à bout de bras. Il quitte l'école, vit de jobines. Le soir, il se consacre au projet ou joue sur scène. «J'ai eu la chance à cette époque de me produire à la Place des Arts, avec des musiciens. J'aime cette sensation de sons organiques qui m'accompagnent.»

Les allers-retours entre Mascouche et Montréal deviennent longs. Jean Gardy finit par s'installer «là où les choses se passent», à Montréal. «Ici, la diversité ne dérange personne. Mon voisin est hindou, ma propriétaire italienne. Beaucoup d'Haïtiens vivent dans le quartier. Ma voisine me réveille le matin avec ses chansons vodouisantes.»

ÉTIQUETÉ HAÏTIEN

En 2007, date de sortie du mixtape *Jusqu'au bout du rêve*, il tient son premier gros spectacle au *Petit café campus*. «Je n'avais pas encore beaucoup de charisme, mais j'ai tout de même tenu 1 heure et demie sur scène.» Depuis, les spectacles s'enchaînent. Des soirées communautaires au *Festival de musique haïtienne de Montréal*.

Pourtant, ces dernières années, Jean Gardy les compare à un désert: «On marche, on rencontre des oasis et beaucoup de mirages. Beaucoup de personnes m'ont promis des choses, mais ce n'était pas sérieux.»

Le pire reste les contrats pour Haïtien. «On m'appelle souvent parce

que je colle avec un événement. Cet été, j'ai été invité pour une soirée haïtienne à Saint-Michel. J'étais la bonne personne au bon moment.»

«Pour l'église, mes chansons sont trop violentes. Pour les maisons de disques au contraire, je porte un message d'espoir et c'est dérangeant. Je ne représente pas le hip-hop traditionnel. Ta place dans la société prime sur ton talent. Pour percer, il faut prendre un habit, jouer un rôle.»

- Jean Gardy

Ce persévérant garde le sourire même si aujourd'hui il a un goût amer dans la bouche. Le racisme l'avait plongé dans la musique. Il l'a retrouvé sous forme de discrimination positive, dans le commerce musical. «C'est en galérant que j'ai compris le piège du rêve multiculturel. On te donne l'impression que tu as ta place dans la société, mais dans une certaine limite. Si on voit un Noir à la télé, c'est qu'il devait y avoir un Noir.»

Les années passant, il s'est éloigné de la religion. Critiqué par ses anciens compagnons, il est déçu par la communauté. «Pour l'église, mes chansons sont trop violentes. Pour les maisons de disques au contraire, je porte un message d'espoir et c'est dérangeant. Je ne représente pas le hip-hop traditionnel. Ta place dans la société prime sur ton talent. Pour percer, il faut prendre un habit, jouer un rôle.»

L'industrie musicale, Jean Gardy la compare aux livres d'histoire qui prétendent qu'Haïti naît avec l'arrivée des conquérants. «C'est du moins ce que les forts de ce monde ont décidé. On retrouve ce rapport de force dans le commerce musical au Québec. Tout le monde se connaît, tout le monde se sert la main. Mais en réalité, ce sont les Québécois qui contrôlent tout. Et ça fait mal de l'accepter.»

Jean Gardy veut désormais franchir une étape dans sa carrière, et trouver de l'aide pour s'établir. Un projet d'album est dans les rouages: *Passons à l'autre bord*.





présente

LE SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

LE LIVRE, MACHINE À VOYAGER DANS LE TEMPS
16 AU 21
NOVEMBRE
2011



PLACE BONAVENTURE | salondulivredemontreal.com



SODEC
Québec

Canada



LA PRESSE

Desjardins



Conseil des Arts
du Canada
Canada Council
for the Arts

Femmes en prison

Les arts entre quatre murs

LUCIE BARRAS



PHOTO: Paul Lithereand

BLESSÉE, PAR SYLVIE VERVILLE

En moyenne 6 % des détenus au Canada sont des femmes. Et leurs conditions de détention ne sont pas forcément idéales pour une réinsertion, pour reprendre goût à la société. Comment montrer les dessous d'une réalité carcérale au féminin? Comment reprendre la parole lorsqu'on est une prisonnière? La rencontre entre les arts et la prison, dans la région de Montréal, a commencé à lever les voiles d'un tabou.

Il y a quatre ans, est né le projet *Agir par l'imaginaire*, initié par la société Elisabeth Fry du Québec et rejoint par l'organisme *Levier/Engrenage noir*. En juin dernier, 49 femmes ont exposé le fruit de leur travail au public, à la galerie Eastern Bloc.

Des artistes pas comme les autres: leurs œuvres, elles les ont réalisées en prison. Huit artistes sont venues collaborer avec ces femmes dans quatre centres de détention du Québec. La prison provinciale Tanguay, l'établissement Joliette, l'Institut psychiatrique Philippe-Pinel et la maison de transition Thérèse-Casgrain. Une réussite inespérée, inattendue, qui a inspiré d'autres projets...

Geneviève Fortin était en prison lorsqu'elle est entrée dans le projet *Agir*. Avant la prison, elle était déjà artiste «dans la mesure où peut l'être une junkie» dit-elle d'un air entendu? Lorsqu'*Agir* se termine, elle est libérée de prison mais elle refuse de laisser toute cette expérience retomber au point mort. «J'étais devenue accro au succès».

À bout de bras, avec son amie Julie Chantale, elle démarre un nouveau projet *Art Entr'elles* qui intervient cette fois à la sortie. Regroupant d'anciennes détenues, l'équipe crée des bouteilles de bière sur le thème de l'itinérance, des cartes postales et des films d'animation. Un tremplin vers la réinsertion. «Il ne faut pas oublier qu'à la sortie, c'est la survie. Les anciennes détenues ont perdu leur réseau social, et sont rejetées par tous les employeurs. Ce qui prime, c'est trouver de l'argent à tout prix», rappelle Geneviève, qui sait de quoi elle parle.

Une année passe. Lorsque les subventions accordées au projet sont supprimées, Geneviève et Julie se lancent un nouveau défi, avec le projet *Donner une seconde chance*. Trois fois par semaine, une vingtaine de femmes sorties de prison se réunissent autour d'ateliers artistiques, en général à partir de matériaux de récupération, et sont payées 10 dollars de l'heure. «Nous voulions à tout prix être équitables. Les artistes professionnelles sont rémunérées. Elles aussi devaient l'être. Et puis, c'est un coup de pouce financier à la sortie de prison.» Lorsque Geneviève explique comment «les filles ont performé», des étoiles brillent dans ses yeux.

DES NUMÉROS DE CELLULES

L'originalité de ces différentes initiatives? Pour la première fois, les femmes incarcérées ou en voie de réinsertion, ont un rapport d'égal à égal avec les intervenants et artistes

professionnels. Pas d'art thérapie, ou autre atelier bricolage. Cette fois les femmes sont des artistes engagées.

Aleksandra Zajko, de la Société Elisabeth Fry, est co-fondatrice du projet *Agir*. Un bout de femme qui avoue avoir été bouleversée au fil de l'aventure. «Au début, lorsque nous avons lancé *Agir*, nous avons une vision très clinique, thérapeutique des choses. Lorsque le collectif *Levier/Engrenage noir* est entré dans l'aventure, ils nous ont gentiment remis à notre place. Ce que nous cherchions à mettre en place portait un nom depuis longtemps: l'art communautaire. Et les femmes n'avaient pas besoin d'être assistées, elles pouvaient porter leur voix toutes seules.»

Au point que les rapports ont été chamboulés: «Elles sont les porte-parole de leur travail. Avant, il y avait une limite. Nous étions intervenantes, elles étaient clientes. Elles sont devenues des personnes à part entière, je suis devenue amie avec certaines d'entre elles et ce, grâce à l'art.»

Geneviève, encore dans la rue il y a deux ans, n'en revient toujours pas. «C'est bizarre, j'ai connu beaucoup de ces femmes avant la prison, des filles avec qui je consommais. Et là, je me retrouve à les superviser. Moi, je ne finissais jamais ce que je commençais. Cette fois, non seulement je termine quelques chose, mais en plus je suis fière de moi. Je n'imaginai pas vraiment faire ma vie dans les arts, il y a quelques temps. Aujourd'hui, je suis inscrite à l'université en arts plastiques.»

Le projet pilote *Agir* a coïncidé avec l'arrivée du gouvernement fédéral conservateur majoritaire qui prône un système carcéral lourd, à l'américaine. Raison de plus pour les femmes de faire passer leur message:

les prisons ne sont pas adaptées aux femmes et surtout, ne sont pas un moyen de réinsertion.

Ces projets enchaînés les uns aux autres veulent redonner la parole confisquée aux femmes emprisonnées, et leur rendre leur place dans la société. «Y'a-t-il une place pour moi?» scande une des femmes dans un film projeté lors de l'exposition *Agir*. D'autres ont choisi la réalisation plastique et représentent des numéros de cellules à la place des têtes de personnages.

LA FIN D'UNE OMERTA?

«Les femmes emprisonnées se sentent bonnes à rien.», explique Geneviève Fortin. Et la sortie, loin d'être plus facile, tourne souvent à la survie. «Les employeurs ne veulent pas d'ex-tolardes». Aleksandra Zajko confirme: «La prison appauvrit et humilie. Les femmes entrent pauvres, socialement, affectivement, et en sortent dépouillées. De leurs vêtements, de leur famille, de leurs liens sociaux, et de leur santé physique et mentale.»

Les rencontres artistiques ont d'abord permis de casser le quotidien. «Ça leur a fait du bien de savoir que quelqu'un prenait le temps de venir les voir en prison. De savoir que le soir, lorsque les artistes feront le montage, elles penseront à elles.»

Elles ont aussi amené les filles à réfléchir sur les facteurs et tenants sociopolitiques de leur incarcération. Pour *Agir*, Geneviève avait été inspirée par le thème de la folie. «Comment peut-on rester saines dans un lieu aussi malsain que la prison? Comment peut-on nous demander cela? Pour l'exposition de *Donner une seconde chance*, le thème de la maternité est souvent revenu. Beaucoup de mères perdent la garde de leurs enfants.»

En effet, d'après une étude de 2002, 60 % des femmes sous sentence fédérales seraient des mères.

Le tableau n'est pas simple et n'a pas révolutionné la vie de toutes ces femmes, ni fait d'elles des artistes professionnelles. «Je suis malheureusement un cas à part. Pour la plupart des femmes, l'aventure s'est arrêtée avec la fin du projet», admet Geneviève. Mais osons croire à un petit miracle: au moins pour un temps, ces femmes ont réussi à se reconnaître, à s'estimer par les arts.

Lorsqu'on leur demandait de composer deux phrases pour l'atelier du lendemain, elles revenaient avec un texte entier. Toutes. La plupart d'entre elles garde contact régulièrement avec les associations. Ces dernières veulent continuer l'aventure, d'une manière ou d'une autre.

Quant au public, et aux familles, on peut parler de prise de conscience. «Voir, écouter, vibrer à ce que tu as vécu ma fille et t'aimer encore plus. Ta mère. (Extrait du livre d'or de l'exposition *Agir par l'imaginaire*.)»



PHOTO: Meena Murugesan

CAGED SONGS, CASSANDRA NEPHIN



Un bandeau rouge...

La vie d'un *Blood* en Général

Sortir du gang

Journal intime d'un membre de gang de rue qui veut s'en sortir. Général, membre très actif d'un gang de rue, change son fusil d'épaule et quitte le gang. À travers l'histoire de Général, Reflet de Société raconte la vie dans un gang de rue.

DOMINIC DESMARAIS

Général a grandi au sein de la famille des Rouges. À 9 ans, il commence à les représenter. Adolescent, il mène la guerre contre les ennemis jurés de son clan, les Bleus. Puis, avec le temps, le soldat se mue en criminel lucratif. Un séjour en prison pour vol à main armée lui a fait comprendre qu'il est temps de quitter cette famille. Mais briser le lien est difficile. Changer de mentalité aussi.

Général sort de prison à 21 ans. Il vient de passer les trois dernières années de sa vie derrière les barreaux. Et il doit, pour les deux ans à venir, se soumettre à plusieurs obligations. Il est en sursis. Il doit garder la paix, se présenter à son agent de probation, faire des travaux communautaires, se trouver un emploi ou retourner à l'école. Il doit également respecter un couvre-feu qui l'oblige à demeurer chez lui de 22 heures à 6 heures du matin. «J'avais 21 ans. J'étais toujours un hors-la-loi. Je n'ai pas respecté mes conditions. J'ai travaillé pendant trois mois sur des ailerons de voiture. Pour le satisfaire, je donnais des papiers à mon agent attestant que je continuais de travailler. La seule chose, c'est que je devais être là pour recevoir son appel. Il le faisait entre 23 heures et minuit. Dès que je lui avais parlé, je partais. J'allais vendre. Ça ne m'a pas arrêté.»



ILLUSTRATION: Janie Richard

SORTIR DU GANG SANS FRAPPER UN MUR...

Des appels, Général en rate plusieurs. Il doit retourner au tribunal s'expliquer. Il est mis à l'épreuve pour une période de 6 mois. «Je ne pouvais plus manquer d'appels et j'ai décidé de retourner à l'école pour terminer mon secondaire. Mais je n'y allais pas souvent. Je ne dormais pas de la nuit. Je vendais.»

UN BLOOD SE QUESTIONNE

Général continue son business. S'il se fait interpellé par un policier, la prison l'attend illico. Il fait davantage attention, fait profil bas. Une fois son sursis terminé, il est arrêté pour extorsion. C'est le retour au pénitencier jusqu'au procès. Général y reste six mois avant d'être déclaré innocent.



Mais ce deuxième rappel à l'ordre le bouleverse. «Là, j'ai commencé à me poser des questions. Je l'ai gardé pour moi. Je ne voulais plus faire d'activités flagrantes. Quand les gars voulaient faire une action grave et qu'ils m'appelaient, je n'y allais pas. Je ne voulais pas retourner en dedans. Mais j'étais toujours un *blood*. Je les représentais.»

Général est mal à l'aise. Il nage entre deux eaux. Il continue à frayer avec sa famille Rouge, à pousser pour faire encore plus d'argent. Mais quand il est question de livrer bataille, il se sent comme un étranger. Ce n'est plus pour lui. Il ne se reconnaît plus, lui le premier à vouloir se battre, à être de tous les coups durs.

Intérieurement, il se sent de plus en plus seul. Jusqu'à ce qu'un autre membre lui fasse part de son propre malaise. «J'avais un ami, un arabe, qui se questionnait aussi. On s'appuyait. On avait un emploi tous les deux, alors on restait plus souvent chez nous. Mais on se présentait aux événements et aux réunions du gang. On était moins présents, les autres savaient qu'on travaillait à l'extérieur. Mais on était toujours des membres.»

FUIR MONTRÉAL

Général décide de prendre ses distances pour quelque temps afin de comprendre ce qu'il vit. «Je suis allé chez ma sœur, à Ottawa. Je voulais m'en sortir. Mais j'avais toujours ma mentalité *street*.»

Général observe la vie de la rue, à Ottawa. Il remarque qui contrôle la vente de la drogue. Tout naturellement, il se lie avec eux et les relie avec sa famille de Montréal-Nord. «À Ottawa, ça ne joue pas fort comme à Montréal. Ici, on allait tabasser le monde pour dire que c'était nous

qui contrôlions le territoire. Ça ne se faisait pas vraiment à Ottawa... avant que je n'arrive!»

Général se bâtit un gang de Rouge dans la capitale fédérale. Il coupe les ponts avec eux aussitôt qu'il revient à Montréal. Une première rupture qui l'aidera plus tard à quitter sa famille de Montréal-Nord.

Pendant son séjour à Ottawa, son gang s'habitue à ne pas le voir dans les parages. Peu à peu, le lien se défait. «Ils me voyaient de moins en moins. Un gang, ce n'est pas comme les motards. On n'a pas de comptes à rendre. C'est plus facile de quitter. On ne me tirera pas parce que j'en sais trop. Quand je suis revenu d'Ottawa, on m'a juste dit *Yo Général, t'étais où? J'étais parti habiter chez ma sœur à Ottawa.*»

«J'en avais marre que le monde autour de moi souffre. Je voulais le meilleur pour ma famille, pour mon petit frère. Plus il vieillissait et plus je m'investissais auprès de lui. Il fallait que je lui montre l'exemple. Ce n'est pas la prison qui me donnerait l'occasion d'accomplir quelque chose.» - Général

LA DÉSAFFILIATION

Général quitte graduellement les *Blood* et sa mentalité de criminel. Mais il vit seul son processus de désaffiliation. «Je ne l'ai pas dit à mes proches. Quand on me demandait pourquoi on ne me voyait plus, je répondais que j'étais relax. Je ne leur ai pas dit que je voulais partir. Ce n'est pas du monde attentif. Je n'ai pas peur de le dire mais ils ne sont pas réceptifs. Certains ne l'accep-

teraient pas. Ces dernières années, ils ont vu que j'avais changé. S'il fallait battre quelqu'un, faire peur à du monde, on m'appelait de moins en moins. Je disais que je voulais changer de *vibe*. Ils le voyaient. Mais certains ne comprenaient pas. Ils agissaient mal avec moi. *Général nous laisse tomber? Il se prend pour qui?* Dans un gang, tu dois toujours être présent, actif. Je m'éloignais encore plus d'eux.»

Son second séjour en prison le pousse à se questionner. Il n'a pas envie de passer ses jours derrière les barreaux. Il ne veut pas être ce genre de modèle pour ses parents, ses frères et sœurs. «J'en avais marre que le monde autour de moi souffre. Je voulais le meilleur pour ma famille, pour mon petit frère. Plus il vieillissait et plus je m'investissais auprès de lui. Il fallait que je lui montre l'exemple. Ce n'est pas la prison qui me donnerait l'occasion d'accomplir quelque chose.»

Mais changer de mentalité est ardu. Général en souffre. «Ça m'a pris subitement. J'avais peur de me faire prendre, peur du temps que j'avais à perdre en prison. Je «paranoïais», je voyais des morts, je vomissais. Je n'étais vraiment pas bien dans ma peau. J'ai réalisé que j'avais une vie devant moi. J'ai pris conscience que si je passais ma vie en dedans, je perdrais ma copine, ma famille et mes amis disparaîtraient.»

Après cette bataille avec la folie, Général reprend le contrôle de sa personne. «Je me suis réveillé un matin et j'ai décidé que c'était terminé. C'est la volonté. Comme un fumeur qui veut arrêter. J'étais tanné. Je ne voulais plus de cette vie. Je m'éloignais du monde qui pouvait m'apporter des problèmes.»



Un bandeau rouge à la retraite

L'EXIL

Pour se faciliter la vie, Général quitte Montréal. Il accompagne sa petite amie qui part étudier à Sorel-Tracy. Il s'isole avec elle. «J'ai changé de numéro de téléphone. Seuls mes proches l'avaient. Pas de membres du gang. Ma copine allait à l'école et moi je voulais changer d'air. Au début, à Montréal, elle me voyait arriver avec beaucoup de stock. Mais quand j'ai décidé d'arrêter, je ne touchais plus à rien. J'ai fait des démarches pour me trouver un emploi et terminer mon secondaire. Je commençais à être dans ma bulle. Ma copine voyait que j'étais seul, que je ne sortais pas de la maison. J'étais toujours stressé. Couper sec, ce n'est pas facile. Je n'étais toujours pas bien. Je changeais de mentalité et le monde autour de moi ne comprenait pas. Je n'avais pas le goût d'aller voir mes amis parce que je savais que ça finirait mal.»

Général, dans son cocon à Sorel-Tracy, épuise toute sa paranoïa. Il se métamorphose. «C'était dur parce que je devais changer complètement mon mode de vie. Je devais tout changer. Refaire mon cercle social, trouver le moyen de faire de l'argent. Comment j'allais payer les factures? Ça me stressait. Avant, quand j'avais besoin d'argent, c'était facile. Juste à vendre. C'est là que j'ai commencé à m'investir dans la musique. J'y défoulais ma rage. L'énergie que j'ai mise dans la rue, je l'ai mise dans le rap. J'ai commencé la réalisation vidéo. J'ai fait un DVD de musique. Pour faire de l'argent. Et ça n'a pas été long avant que je m'intègre à la communauté hip-hop québécoise. Je sais comment vendre un produit. Je me suis bien débrouillé avec mon DVD. Ma mentalité de revendeur m'a aidé pour vendre ma musique!»

LE RAP, SORTIE DE SECOURS

Après son sevrage du monde, Général sort de l'ombre. Le plaisir qu'il

avait de *chiller* avec les gars de son gang, il le retrouve avec la famille du hip-hop. Il crée des liens qui ne sont pas criminels. Et il se sert de son expérience de la rue pour s'exprimer dans sa musique. «Quand tu veux changer, le bon monde vient à toi. J'avais la volonté de changer, de faire mieux, de passer un message.»

Le passé de Général l'handicape. Il le limite dans ses mouvements. Il ne peut, par sa musique, rejoindre un public hostile à sa vie antérieure. «C'est sûr qu'il y a des secteurs où je ne peux pas aller. Je suis connu. J'ai encore des ennemis. Je suis fraîchement sorti de mon gang. Des jeunes des quartiers Pie-IX et Saint-Michel m'ont demandé d'aller tourner des vidéos chez eux. Je ne peux pas. Mon nom est encore gravé dans la tête de certains. Même si j'ai changé, je ne peux pas aller dans le camp ennemi pour dire que j'ai arrêté. Ils s'en foutent.»

LES REMORDS D'UN ANCIEN BLOOD

Général aimerait bien tourner la page de son parcours de *blood*. Mais pour y arriver, il faut d'abord qu'il fasse la paix avec lui-même. «J'aimerais m'excuser publiquement. Mais j'ai fait trop de mal à certaines personnes pour qu'elles acceptent.

Comme pour moi. Je suis rentré à 9 ans dans les Rouges quand j'ai vu mon cousin se faire tabasser devant moi. Mais j'ai tapé du monde devant leurs petits frères et je les ai forcés à choisir leur camp. C'est la même histoire que j'ai vécue. C'est une roue. Je m'en rends compte. La violence engendre la violence. Tous les jeunes ont une histoire qui y ressemble. Ceux qui entrent solidement dans un gang, c'est qu'ils ont une raison sérieuse. Les autres, ils ne font que suivre. Ceux qui m'ont fait du mal, je ne les excuse pas nécessairement. Mais je dois en faire un deuil. Ce qui ne veut pas dire oublier. Ceux à qui j'ai fait du mal, je ne leur demande pas d'oublier. Mais qu'ils sachent que j'ai changé. Que je ne m'intéresse plus à la violence.»

Général sait bien qu'on ne peut réécrire le passé. Avec son expérience des gangs, il se met à rêver de ce qu'il aurait pu accomplir. «Si c'était à refaire, si je pouvais reculer de 15 ans, je ne serais pas entré dans les *blood*. Plutôt que d'amener des jeunes à faire du business, je les aurais fait rapper. J'en sors des gangs, des jeunes. Je leur montre qu'il y a d'autres manières d'arriver à s'exprimer, à sortir de la rue. Si j'avais fait ça dès le début, plusieurs en seraient sortis.»



PHOTO: François Laplante-Delagrave

Les Éditions TNT présentent...

Dépendance affective

L'amour en 3 Dimensions

19,95 \$

Un roman humoristique pour dédramatiser la relation amoureuse, la relation d'amitié et la relation avec son environnement.



Thérapie individuelle ou de groupe

Après la pluie...
Le beau temps

Recueil de textes à méditer pour nous aider à vivre et exprimer nos émotions.

Pour un travail personnel sur soi ou encore pour une thérapie de groupe.



9,95 \$

Suicide

Guide d'intervention auprès de personnes suicidaires

4,95 \$

Pour démystifier le suicide. Il permet d'aider aux proches de reconnaître les signes avant-coureurs et déterminer ce qui peut être fait pour soutenir la personne en crise.

Une section du guide est réservée aux endeuillés par suicide.



Intervention auprès des jeunes

Opération Graffiti

Méthodologie d'intervention auprès des jeunes du Café-Graffiti.

L'accueil du jeune, la relation à créer, son cheminement...



19,95 \$

Gambling

DVD prévention du jeu compulsif

Témoignages et interventions de Biz, de Loco Locass, de l'ancienne croupière Éléonore Mainguy, du joueur devenu paraplégique Did Bézizaire et de plusieurs joueurs compulsifs.



19,95 \$

Bénévolat DVD sur l'implication bénévole

Regard sur des gens de cœur

- Découvrir sa communauté
- Donner un sens à sa vie...
- Briser son isolement et celui d'autrui.
- Découvrir de nouveaux amis.
- Prendre part à la vie sociale et de quartier.
- Source de contact et d'échange.
- Acquérir de nouvelles connaissances.
- Expérimenter et mieux se connaître.

S'impliquer c'est trippant et ça mérite d'être vécu.



19,95 \$

Disponible dans toutes librairies,

www.editionstnt.com

4233 Ste-Catherine Est

Montréal, Qc. H1V 1X4 (514) 256-9000

(+ taxe et transport)

ÉDITIONSTNT



En achetant un T-Shirt ou un Sweat-shirt du Café-Graffiti, vous soutenez notre intervention auprès des jeunes.

Merci de votre soutien.

Couleurs disponibles:

T-shirts:
Rouge, Vert fluo, Noir, Bleu, Rose, blanc.

Sweat-shirts:
Gris, Rose, Rouge, Noir.



Grandeurs S.M.L.XL
T-SHIRT 9,95 \$
Sweat-Shirt 19,95 \$
+ taxes + transport

Affichez vos couleurs !

☎ 514 256-9000

☎ 1-877-256-9009

www.editionstnt.com

info@editionstnt.com